

JOURNAL DES DEMOISELLES  
ET  
PETIT COURRIER DES DAMES  
RÉUNIS

MODES DE PARIS, CHRONIQUE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES,  
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

NOTES DE VOYAGE

SUR

SAIGON ET LA COCHINCHINE FRANÇAISE

I

La terre en vue. — Le cap Saint-Jacques. — La rivière de Saïgon. — Premier aspect de la ville.



AUJOURD'HUI, vingt-huitième jour de ma traversée, de bon matin, on me montre à l'avant du *Saghalien* une petite colline bleuâtre qui rompt à peine, isolée et mesquine, le cercle plombé de notre horizon. Cette petite verrue à peine visible sur le dos d'Amphitrite, c'est une terre française, c'est le cap Saint-Jacques, c'est la Cochinchine.

Le cap semble s'avancer sur nous en grandissant et laisse deviner derrière lui, à droite, des élévations plus considérables, premiers contre-forts de l'immense chaîne de cinq cents lieues qui sert d'arête dorsale à l'empire d'Annam, se ramifie au Tonkin et va se perdre dans les plateaux chinois de l'Yun-Nan. A gauche une ligne qui se confondrait avec la mer si des bouquets d'arbres peu élevés ne la hachaient d'une légère dentelure, indique les terres basses, à demi submergées, qui vont rejoindre la pointe de Kamau et l'entrée du golfe de Siam.

La colline du cap Saint-Jacques nous laisse voir maintenant les bâtiments du poste militaire, du sémaphore et du télégraphe, sortant de ces fourrés de huit à dix mètres de hauteur qu'on

nomme dans toute l'Indo-Chine : la brousse. La vie des télégraphistes qui demeurent là ressemble peu à celle de leurs collègues du bureau du Grand-Hôtel. Les dépêches ne leur sont généralement confiées qu'au moyen de signaux faits par les navires, à deux ou trois lieues au large. De visites humaines, ils n'en reçoivent guère. L'un d'eux, dernièrement, faisait la sieste près de son manipulateur. Un léger bruit au guichet l'éveille; il va ouvrir, étonné. Le client de M. Cochery était un tigre. L'agent, fort tranquillement, décroche sa carabine et tue le visiteur malencontreux. Il est des cas où l'employé le plus affable est bien forcé de montrer quelque fermeté à l'égard du public.

Nous avons pénétré dans l'embouchure, large de plusieurs kilomètres, de la rivière de Saïgon. A gauche, toujours ces mêmes terres si basses et si plates qu'on se demande ce qui a bien pu décider le fleuve à couler dans un endroit plutôt que dans un autre. A droite, un renfoncement assez pittoresque surmonté de collines : c'est la baie des Cocotiers. Là demeurent, dans un bâtiment de belle apparence, les pilotes de la Compagnie des Messageries Maritimes. Nous stoppons; l'un d'eux monte à bord; nous voilà repartis, mais plus doucement, car, si la rivière est assez profonde pour porter les plus grands navires à marée haute, elle devient de plus en plus étroite. Malheureusement la marée est basse, et nous mouillons pendant deux heures pour attendre qu'elle monte.



Soudain, comme si quelque conduite d'eau monstrueuse avait crevé là haut, une cataracte nous inonde. L'épais tissu de cette nappe verticale nous enveloppe, nous dérobe la vue des rives du fleuve, de l'avant du navire. Les doubles tentes de toile à voile sont traversées comme de simples bandes de mousseline. Il faut se réfugier dans les cabines où les moustiques nous ont précédés. Cette averse — je lui demande pardon de la désigner par une expression aussi pâle — est ce qu'on appelle à Saigon : le grain de quatre heures. Ce déluge, durant la saison des pluies, c'est-à-dire de mai à septembre, tombe avec une régularité qui ne souffre d'exception que quant au nombre des douches.

De septembre à mai, en revanche, la sécheresse est absolue, si bien qu'après avoir bouilli pendant une moitié de l'année, on est rôti pendant l'autre.

Cependant la marée a fait son œuvre, et le fleuve a monté de deux mètres. Le *Saghali* en remet en route entre deux rives, bientôt si rapprochées que nous pouvons suivre de l'œil les gambades des singes dans les branches des palétuviers, et le lourd plongeon des caïmans laissant glisser de la rive vaseuse leurs corps semblables à un tronc d'arbre chargé de limon. Des barques légères rasant le bord, conduites par deux êtres humains qui sont, paraît-il, de sexes différents dont nul signe extérieur ne trahit la diversité, tant leur costume est semblable.

Le cours du fleuve est d'une monotonie désespérante. Toujours ces palétuviers rabougris qui trempent leurs racines dans l'eau et dont le feuillage ressemble à notre fusain et à notre tremble d'Europe. On pourrait se croire sur la Saône ou sur la Charente, si, de temps en temps, un massif de bananiers ne jetait dans ce fouillis de verdure sombre la note claire de son immense feuillage dont aucune nuance européenne ne peut donner l'idée, et si les cocotiers, les palmiers, les aréquiers ne dressaient au-dessus de cette bordure uniforme leur panache, ridiculement huché sur un tronc grêle comme la barre d'un paratonnerre.

Voici, maintenant, quelques éclaircies parsemées de huttes de jonc, près desquelles des buffles au corps lisse et noirâtre pâturent, à moitié plongés dans la vase. On dirait autant de grenouilles ayant réussi à se faire grosses comme des bœufs et leur ayant pris leurs cornes, pour compléter la ressemblance. Le sol est tapissé d'un gazon fin comme de la soie et d'un vert maladif, à force d'être tendre. Amateurs du potage Crécy et du riz à l'Impératrice, saluez. Ce que vous avez sous les yeux, ce sont des rizières en enfance.

Cependant, de longues heures se sont passées, et nous avons fait vingt lieues en rivière. Soudain, sur notre gauche, une légère enflure du sol rompt imperceptiblement le niveau inexora-

ble de la plaine immense. Au sommet de cette boursoflure, l'œil déshabitué des aspects civilisés aperçoit avec surprise des édifices importants, dominés par les deux tours carrées d'une cathédrale. Plus bas, au premier plan, des mâtures de vaisseaux semblent sortir du fourré et, tout à fait sur la droite, une flèche gothique découpe sa silhouette légère ! C'est la chapelle de la *Sainte-Enfance*, le premier temple catholique construit en Cochinchine. Je me souviens du temps où je prenais dans ma bourse un sou par mois pour « les petits Chinois ». Je ne me doutais pas alors que je viendrais un jour surveiller par moi-même l'emploi de mon argent.

Un coude brusque du fleuve, maintenant large de près d'un kilomètre, nous rend la vue de Saigon que les arbres de la rive nous avaient dérobée. Nous saluons d'un coup de canon la terre française ; l'hélice du *Saghali* cesse de tourner, et, livré à sa seule impulsion, l'énorme navire vient s'amarrer, sur le côté droit du fleuve, à l'appontement des Messageries Maritimes. Nous sommes arrivés. Nous avons parcouru le tiers de la circonférence du globe ; pour nous, il est sept heures du soir, mais il n'est que midi aux horloges du boulevard des Italiens. Nous sommes à 14,500 kilomètres de Paris, à 1,000 kilomètres seulement de l'équateur. Aussi la nuit commence à tomber, car sous ces latitudes, entre le plus long jour de l'été et le jour le moins long de l'hiver, on ne compte qu'une heure et demie de différence.

## II

Débarquement. — Arrivée à la villa. — Ma première nuit à Saigon.

Il fait tout à fait sombre lorsque après avoir pris congé de l'excellent commandant du *Saghali* et des compagnons de route qui continuent pour la Chine ou le Japon, je monte dans une victoria à deux chevaux qui doit me conduire à la villa d'un aimable compatriote, condamné à être mon hôte pour tout le temps de mon séjour à Saigon. A la lueur des lanternes, je distingue deux petits chevaux birmans, d'un mètre trente au garrot, qui filent comme des démons, conduits par un cocher malais, en pantalon et veste de calicot, en turban blanc, pieds nus, ce qui, au premier abord, jure un peu avec le luxe tout européen de l'équipage.

Je m'aperçois que nous laissons la ville à droite, sans y entrer. Nous suivons une belle route aussi large qu'une route de poste française, toute rouge à cause de l'oxyde de fer qui colore les matériaux dont elle est empierrée. A droite et à gauche, mes yeux devinent des masses sombres de verdure, derrière lesquelles une



habitation fait briller, de loin en loin, les lanternes de sa véranda. Sur nos têtes des lucioles semblables à de petites étoiles ailées croisent les arabesques de leur vol de feu, tandis que les senteurs puissantes des plantes tropicales, et, parfois, l'énervante émanation d'un rat musqué me plongent dans une sorte d'enivrement qui fait songer à l'empoisonnement voluptueux du hachisch.

Nous devons avoir fait près de 3 kilomètres, lorsque, dans un massif de bananiers, une grille de bois, à l'imposte décorée de monstres en porcelaine, s'ouvre tout à coup sur notre gauche. Nos petits birmans, qui sentent l'écurie, s'y engouffrent avec une rapidité vertigineuse, et, après quelques foulées, s'arrêtent devant la véranda d'une grande maison blanche. Nous sommes à la villa.

Deux valets de chambre chinois, au front rasé, à la longue natte tombant jusqu'aux jarrets, vêtus d'un pantalon et d'une robe courte de calicot blanc, s'avancent pour nous recevoir avec des flambeaux. On me conduit à mon appartement qui se compose du rez-de-chaussée tout entier. Mon hôte habite le premier étage. Les pièces sont vastes, d'une grande hauteur, carrelées de faïence; les murs sont blanchis à la chaux. Pas de meubles, si ce n'est quelques armoires, des tables chinoises à dessus de marbre, des sièges cannés en bambou. Pas de tentures, si ce n'est des rideaux de tulle. Aux ouvertures, des persiennes, mais pas de fenêtres. L'industrie des vitriers est inconnue dans ce pays-ci. Les matelassiers, non plus, ne doivent pas y faire fortune, car le lit se compose d'un mince coussin de fibres de cocotier, dominé comme dans le style Renaissance par quatre montants supportant une moustiquaire de tulle.

Tout cela veut dire, en bon français : Apprêtez-vous à avoir chaud, et gare aux moustiques !

Dix minutes après, je repose sur un oreiller dur comme du bois ma pauvre tête alourdie par un mélange de bruits divers, où se confondent le grondement des vagues, le clapotement de l'hélice, les cris des coolies chinois du port et le roulement de la victoria d'où je viens de descendre. Il me semble que je suis encore dans la couchette bercée par la mer où j'ai dormi depuis un mois. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis atrocement fatigué; en quelques secondes mes yeux se ferment; je m'endors.

Hélas ! ce n'est pas pour longtemps. Un cri humain poussé sous ma fenêtre me réveille; une sorte de sanglot ou d'éclat de rire étouffé qui semble descendre du plafond y répond trois fois, tandis que, sous mon lit, un grognement dont je ne puis deviner l'auteur, achève de chasser loin de mes paupières le sommeil qui vient à peine de les clore. Je voudrais bien savoir à quels animaux j'ai affaire; mais, pour allumer ma bougie, il me faudrait entr'ouvrir ma mousti-

quaire, en dehors de laquelle j'entends des susurrements pleins de menace, qui signifient sans doute dans la langue des moustiques du pays : « Petit blanc arrivé tout frais d'Europe; lui pas encore maigri; lui bon manger. »

Au moment où j'essaye de me rendormir, en me disant que, si je continue mon voyage, il me faudra goûter le repos dans des forêts pleines de tigres, un charivari des plus européens éclate à quelque distance. Couvercles de marmites, casseroles, tambours de basque, cornets à bouquin, rien n'y manque. O Méry, qui avez chanté la douceur des *Nuits d'Orient*, comme on voit bien que vous n'avez jamais quitté Marseille !

Mais tout cela n'est rien !

Maintenant que je suis complètement éveillé, je me sens dans un bain de sueur. L'air que je respire est chargé d'une tiédeur humide, comme l'atmosphère du *lepidarium* d'un bain turc. Il nourrit mal mes poumons et, dans l'angoisse d'un demi-étouffement, je me demande si toutes les nuits que je passerai en Cochinchine doivent ressembler à celle-ci. Au même moment, j'entends, à une assez grande distance, trois coups frappés à de longs intervalles, sur une sorte de grosse caisse. Trois autres coups, frappés de même, y répondent dans plusieurs directions, et cela recommence toutes les demi-heures.

En France, au mois de juillet, il fait jour à trois heures du matin. Mais, au 10<sup>me</sup> degré de latitude, il ne faut pas attendre l'aube avant cinq heures. Durant des siècles interminables, je l'invoque en épongeant la sueur qui coule sur mon corps. Enfin, le jour paraît brusquement à travers les lames de mes persiennes. Je me lève, dix fois plus fatigué que la veille au soir; le pavé cause à mes pieds nus une impression de chaleur et, par mes fenêtres ouvertes, les premiers rayons d'un soleil de cuivre rouge, terni par une buée chaude, pénètrent à travers les feuilles gigantesques des bananiers.

Je sors dans le petit jardin et m'engage sous une allée de cocotiers aux troncs lisses et réguliers comme des colonnes arrondies au tour. Sous la voûte sombre du feuillage, d'immenses papillons, aux ailes veloutées, planent déjà de leur vol lourd, tandis que des oiseaux minuscules, au plumage éclatant de reflets métalliques, se poursuivent avec des cris aigus. Au centre de leurs toiles grossières, des araignées grosses comme la main d'un enfant de sept ans, attendent leur proie. Le jardinier chinois vêtu seulement d'un caleçon de toile bleue, coiffé de son lourd chapeau à pointe de deux pieds de diamètre, semblable à un bouclier romain, passe avec ses arrosoirs, tandis que le cocher malais roulé dans son pagne aux dessins fantastiques panse les petits chevaux qui m'ont entraîné hier soir.

Je reviens à la maison, sous les fenêtres de laquelle un massif de gardénias ouvre ses fleurs



aux parfums capiteux. O mes chères lectrices, que ne puis-je vous envoyer cette odorante moisson!

Voici un mimosa haut comme un chêne, tout couvert de grappes rouges. Pauvres mimosas de Nice, quelle triste figure vous feriez ici!

Dans ma chambre, je trouve mon domestique chinois occupé à ranger toutes choses avec un soin dont ses collègues d'Europe m'ont fait trop souvent regretter l'absence. Le Chinois est le premier serviteur du monde. Une demi-heure lui suffit à peine pour cirer une paire de bottines; mais quand elles sortent de ses mains, ce ne sont plus des chaussures, ce sont des miroirs dont l'éclat fatigue la vue. Il suffit que vous lui montriez une fois comment vous entendez qu'il dispose les objets de votre toilette. Pendant dix ans, vous trouverez tout à la même place, sans qu'une épingle ait été oubliée, sans qu'une brosse soit posée d'un centimètre plus à droite ou à gauche sur votre table. Ong-Ho ne vous volera pas plus que Jean ou François, mais surtout il ne vous volera que quand il sera absolument certain que vous ne pouvez vous en apercevoir. D'ailleurs, et pour de bonnes raisons, Ong-Ho ne détournera ni vos cravates, ni vos bottines, ni vos chemises. Il ne lira pas vos lettres, ne pourra répéter à l'office ce que vous avez dit à table. N'aimant que le riz, il n'exigera pas du poulet rôti à son ordinaire; il ne lira pas le *Rappel*, ne sera d'aucun club politique et ne vous demandera point de sorties pour assister aux réunions électORALES.

En résumé — et je parle, cette fois, très sérieusement — il ne s'écoulera pas beaucoup d'années avant qu'il soit aussi ordinaire de voir à Paris un valet de chambre chinois qu'une nourrice russe ou un cocher nègre. Et lorsqu'une fois on aura essayé du service de ces Frontins à longue natte, on n'en voudra plus d'autres. Messieurs les larbins qui nous faites damner aujourd'hui, tenez-vous-le pour dit.

A sept heures, mon hôte vient s'informer de mes nouvelles. Je lui raconte comment j'ai passé la nuit.

« Vous n'avez pas eu de chance pour commencer, me dit-il, mais que voulez-vous? vous n'êtes plus à Paris. Ici les Annamites rôdent toute la nuit pour piller nos jardins. Sans doute l'un d'eux aura cru voir un esprit et aura poussé un cri de frayeur. L'animal qui rugissait sous votre lit est un crapaud, mais les crapauds de Cochinchine sont des basses profondes à côté des vôtres, et ils sont d'une autre école. Quant à l'être fantastique qui se moquait de vous sur votre tête, le voilà. »

Et l'excellent X..., levant le doigt vers le plafond, me montre une sorte de lézard, ou plutôt de caméléon en miniature, qui se tient là comme une mouche, le ventre et les pattes en l'air.

« Comment! dis-je, vos lézards chantent?

— Vous avez pu en juger. On les appelle des *margouillats*, et une superstition défend de les tuer. Souvent, à table, vous en verrez une douzaine au-dessus du festin, et, dame! cette superposition n'est pas toujours sans inconvénients.

— Et ce gong lugubre qu'on a battu toute la nuit? et ce charivari épouvantable qui recommençait toutes les heures?

— Dans chaque village, d'après une coutume remontant à des siècles, il y a un veilleur de nuit qui doit, de temps à autre, frapper sur un gong pour écarter les tigres et les voleurs. Il n'y a plus de tigres dans la banlieue de Saïgon, Dieu merci! mais les voleurs y abondent, et je ne puis manger, malgré le gong, une seule de mes bananes sans aller les racheter au marché. Quant au charivari, que j'entends depuis quatre ou cinq nuits consécutives, il nous apprend qu'il y a un mort dans la maison voisine, et il a pour but d'effrayer les démons qui rôdent au dehors pour emporter l'âme du défunt, tant il est vrai qu'on dérobe tout dans ce pays.

— Et vous dites que cela dure depuis cinq jours?

— Je pense que l'enterrement aura lieu aujourd'hui, parce que le cadavre est celui d'un pauvre homme. S'il était riche, on l'aurait conservé un mois et plus, selon sa fortune. Félicitez-vous de ce que nous n'avons pas pour voisin un des Rothschild.

— Tout cela n'est rien, mais comment peut-on dormir par cette chaleur?

— Je vous conseille de vous plaindre! vous n'aviez que trente degrés cette nuit; comment feriez-vous donc en mai où le thermomètre reste à trente-six ou trente-huit degrés d'un soleil à l'autre.

— Alors la fraîcheur est chose inconnue chez vous?

— Oh! absolument. Dans nos plus froides matinées de décembre on n'a jamais vu à Saïgon moins de seize degrés, et ces jours-là les indigènes soufflent dans leurs doigts et grelottent avec conviction. Cette égalité de température, d'un bout de l'année à l'autre, est même ce qui rend le séjour de la colonie si débilitant pour les tempéraments européens. Voyez, à Paris, combien la santé générale est moins bonne quand l'hiver est trop doux. Dans certaines parties de l'Afrique les journées sont beaucoup plus chaudes qu'en Cochinchine, mais souvent les nuits sont d'une fraîcheur extrême, ce qui permet de dormir et, par conséquent, de résister plus longtemps. Voilà pourquoi les Arabes vont vêtus de laine ou de poil de chameau et sont des hommes vigoureux et superbes. Au contraire, les Annamites ne portent que du calicot et sont presque tous des nabots qu'une chiquenaude jetterait par terre. D'ailleurs vous allez en juger, car je vous propose une promenade en ville avant la grande chaleur. »



## III

Promenade dans Saïgon. — Le quai. — Les rues. —  
Les voitures. — Les passants.

Saïgon est une belle ville de 115.000 habitants dont un millier à peine, en dehors de la garnison, sont Européens. Elle forme un carré qui appuie sa droite, à l'Est, sur la rive droite du fleuve, tandis que sa gauche, encore peu bâtie, touche à l'immense *plaine des Tombeaux*. L'*arroyo* (1) de l'*Avalanche* lui sert de front au nord, tandis que l'*arroyo Chinois* forme sa limite au sud.

Sur le quai, à l'angle formé par le fleuve et l'*arroyo* chinois, se trouve la *Direction du port* et le *mât de signaux* qui sert à signaler l'entrée et la sortie des navires. En partant de ce point pour remonter la rivière qui coule sur notre droite, nous trouvons d'abord un immense bâtiment à deux étages. C'est la *Régie d'opium*. Car nous cultivons, tout aussi bien que les Anglais, si souvent excommuniés, de ce chef, par les philanthropes de chez nous, l'art d'empoisonner les Chinois et de nous en faire un grand nombre de mille livres de rente.

On traverse alors un autre canal, l'*arroyo du Marché* qui sert de port aux petites jonques de commerce intérieur. Voici maintenant, sur la gauche, la *rue Catinat*, le boulevard des Italiens de Saïgon, formant un angle aigu avec le fleuve, et se terminant, après un parcours de plus d'un kilomètre, dans la direction du nord-ouest, à la cathédrale dont elle forme l'avenue. Presque immédiatement on rencontre la *Direction* et les *appontements des Messageries Fluviales*, puis un rond point où s'élève la statue de l'amiral Rigaud de Genouilly et d'où part la *rue Nationale*. La ville se termine en amont par d'immenses établissements comprenant la *Direction d'artillerie* et l'*Arsenal*, qui occupe l'angle formé par la rivière et l'*arroyo* de l'*Avalanche*.

Si nous continuons notre promenade en remontant successivement, à partir du fleuve les grandes artères qui lui sont perpendiculaires, nous voyons sur le quai de l'*arroyo Chinois*, la *gare* du petit chemin de fer à voie étroite de Saïgon à Cholon, la *Banque de l'Indo-Chine*, des maisons de commerce, dont deux allemandes très importantes, et quelques consulats.

Sur les quais de l'*arroyo du Marché*, on trouve à gauche le *Marché couvert*, d'une grande étendue, et la *Chambre de commerce*, puis à l'extré-

mité Sud, les quinconces du *boulevard Bonnard*, qui coupe la ville par le milieu, parallèlement au fleuve, et le *monument commémoratif* de la conquête.

La rue Catinat concentre presque tout le mouvement européen de Saïgon. Tirée au cordeau, d'une largeur égale à celle de la rue de Rivoli, elle est bordée d'arbres qui, plantés depuis douze ans à peine, dépassent déjà les dimensions des arbres les mieux venus des boulevards de Paris. A son extrémité Sud, la rue Catinat, qui n'a cessé de s'élever en pente très douce presque à partir du quai, débouche sur la vaste place de la *Cathédrale*, élégant et vaste édifice roman de pierre et de briques dont les tours, jusqu'ici privées de leurs flèches, portent jusqu'aux nues le témoignage du néant... des sentiments religieux du Conseil colonial.

Derrière la cathédrale le *Château d'eau* qui, en abreuvant la ville d'une eau saine et abondante, a diminué des trois quarts les cas de dysenterie parmi les Européens. A gauche, faisant front au *boulevard Norôdôm* (1), dont il forme la perspective, le somptueux *Palais du Gouverneur* entouré d'un parc royal, et précédé d'une grille où veille, comme jadis aux barrières du Louvre, la garde qui ne défend ni les rois de la mort ni les gouverneurs de la révocation.

Asseyons-nous sur la terrasse ombragée d'un des magnifiques cafés de la rue Catinat, et regardons le va-et-vient de cette foule variée qui défile sous nos yeux. Ce qui frappe tout d'abord et d'une façon désagréable le Français nouvellement débarqué, c'est le teint jaune, la maigreur, la démarche épuisée de ses compatriotes. A voir l'expression malade du regard de tous ces gens-là, on se croirait dans le préau d'un hôpital. C'est que le soleil qui, chez nous, est le père de la vie, se comporte ici en ennemi cruel et aspire lentement le suc de la plante humaine. Traverser la rue est une fatigue; aussi est-ce une exception de voir un Français circuler à pied. Le nombre des fiacres (on les appelle à Saïgon des *malabars*) est double, toute proportion gardée, de ce qu'il est à Paris. Ce sont d'affreuses boîtes rectangulaires, tout en bois, peintes en vert bouteille, rappelant grossièrement la forme de nos landaus et tellement étroites qu'on peut difficilement asseoir deux personnes sur chacun de ses bancs au rembourrage sommaire. Au lieu de glaces, ce sont des panneaux en lames de persiennes qui forment les parois; en guise de siège, une planchette large comme les deux mains permet au cocher indigène de s'accroupir comme un gnome sur la cheville ouvrière, le nez sur la queue de son petit cheval toujours lancé au grand trop, sinon au galop.

(1) On nomme *arroyos*, des canaux naturels, quelquefois assez considérables pour porter de petits navires, et qui coupent la basse Cochinchine en quantité telle, qu'on a comparé fort justement ce pays à la ville de Venise et à ses lagunes.

(1) Sa Majesté Nôrôdôm I<sup>er</sup> est le roi actuel du Cambodge.



Pour 50 centimes, on fait des courses de deux kilomètres. Le pourboire, naturellement, est inconnu ; l'insolence des cochers aussi. Heureuse ville !

D'autres voitures, plus confortables, de véritables américaines, généralement à deux chevaux, sont mises à la disposition des clients plus fortunés. On les nomme des *Isidore*, du nom de leur introducteur dans la colonie.

Tandis que ces véhicules se croisent à toute vitesse, ou s'arrêtent brusquement, pour faire place à la lourde charrette lentement traînée par des buffles à l'œil farouche, les Orientaux, pour qui le soleil semble ne pas exister, marchent allègrement sur le trottoir de briques brûlant. Voici l'Annamite mâle et femelle, au large pantalon de calicot noir tombant jusqu'aux pieds nus. Une longue robe, presque toujours noire aussi, fendue sur les deux côtés comme une chemise, aux manches étroites, tombe plus bas que les genoux. Comme les hommes sont imberbes jusqu'à quarante ans, et qu'ils portent les cheveux longs et roulés en chignon, aussi bien que les femmes, dont le costume est absolument le même, il faut quelque temps pour apprendre à discerner les sexes. Le principal signe distinctif consiste dans un affreux mouchoir rouge ou vert, noué devant et flottant sur les oreilles et la nuque et, chose étrange, dans le peigne d'écaille, de forme espagnole, que ces messieurs portent au chignon, à l'exclusion du beau sexe. Les femmes vont nu-tête, sans autre abri contre le soleil que leur admirable chevelure noire, brillante comme du jais, toujours soigneusement relevée comme le cimier d'un casque. Cependant les femmes riches arborent un colossal chapeau de la forme d'une meule de fromage de gruyère, noué d'immenses brides en soie écrue qui retombent jusqu'aux pieds. Elles traînent des babouches pointues en cuir verni, où leurs pieds remarquablement petits entrent à peine. Elles se dandinent avec une prétention comique, faisant ressortir leur poitrine, et remuant les bras comme des battants de cloche. Le niveau de leur élégance est marqué par le nombre des robes qu'elles portent l'une sur l'autre. Généralement, celle de dessous est blanche, la seconde vert tendre, la troisième violet évêque. Toutes, riches ou pauvres, portent autour du cou un collier d'argent formé d'un jonc de la grosseur d'un fort tuyau de plume. Beaucoup ont les bras et les chevilles couverts de bracelets d'or. Mais, hélas ! tout cet appareil ne parvient pas à les rendre séduisantes. Outre qu'elles sont fort laides (la Chinoise est une beauté à côté de l'Annamite), leurs dents noircies par le bétel qu'elles mâchent continuellement mêlé à la chaux, et les jets de salive rougeâtre qu'elles lancent à chaque pas avec une magnifique désinvolture, m'ont toujours inspiré à leur égard un éloignement absolu, mais non partagé

par l'immense majorité de mes compatriotes.

Après les Annamites, les piétons les plus nombreux sont les Chinois, depuis les coolies vêtus seulement d'un long caleçon noir flottant, jusqu'au *comprodore* (commis) plein de correction, tout vêtu de calicot blanc, les pieds nus dans ses pantoufles de satin noir à l'épaisse semelle et coiffé d'un chapeau européen de paille ou de feutre mou, d'où s'échappe sa longue natte terminée par une ligature de soie bleue. De loin en loin, quelques Chinoises au pantalon et à la robe de soie noire, montrent, par la facilité de leur marche, que leurs pieds ne sont pas déformés, ce qui les classe parmi les femmes de basse extraction. La Chinoise comme il faut, c'est-à-dire estropiée, sort rarement de chez elle et, forcément, toujours en voiture.

Par-ci par-là on distingue quelques Cambodgiens au *langouti* d'indienne ou de soie et à la petite veste blanche, taillée sur le modèle de nos vestes de pâtisseries. Ils ont le visage bruni des Malais et non le teint jaune de leurs voisins de l'Annam ou de la Chine. Leurs cheveux plus durs et coupés ras achèvent de les faire reconnaître.

Voici des Malais au pagne d'étoffe à dessins bizarres ; des bonnes indiennes à la taille élevée et majestueuse, à la carnation de bronze, superbement drapées dans leurs cotonnades rouges qui les enveloppent de la tête aux pieds, promenant sur la foule le regard voluptueux de leurs magnifiques yeux noirs. Un anneau d'argent passé dans leur narine gauche tombe au coin de leur bouche et complète le cachet étrange de leur beauté orientale.

Enfin, tranchant sur toute cette foule bariolée de l'éclat éblouissant de leurs longues moustelines blanches, des Hindous circulent gravement, la tête rasée, portant au front le signe de Brahma tracé à la craie et traînant leurs sandales de cuir.

Mais il est dix heures du matin. Les boutiques Européennes se ferment ; les bureaux des administrations et des banques vomissent leurs employés. Là bas, au quartier de l'infanterie de marine, on sonne la retraite. Tous les blancs vont déjeuner, puis dormir jusqu'à deux heures. C'est l'heure de la sieste, aussi sacrée à Saïgon que le repos de la nuit à Paris. Nous rentrons à la villa, nous déjeunons, et mon hôte me quitte en me disant : Bonne sieste, comme on se dit : Bonsoir, chez nous.

#### IV

Les boutiques européennes ; les cafés. — Les boutiques chinoises. — Les restaurants et les barbiers ambulants. — Le Marché couvert. — Les monnaies. — Les hôtels garnis.

A Saïgon les établissements européens, en infime minorité d'ailleurs, n'offrent rien de re-



marquable. Les cafés en constituent le plus grand nombre, chose facile à comprendre dans un pays où les distractions manquent, où la famille n'existe guère et où la température fait de la plupart des habitants non indigènes des buveurs forcenés de bière et — malheureusement — d'absinthe.

Après les cafetiers, les marchands de conserves sont les plus nombreux. A l'origine, ces disciples de Potin firent des affaires d'or en vendant 2 fr. 50 une boîte de flageolets qu'ils avaient payée 75 centimes. Aujourd'hui, les Chinois, trop entendus aux matières commerciales pour ne pas se contenter d'un gain raisonnable, leur font une concurrence impossible à soutenir soit, comme jardiniers, en produisant des légumes verts, soit en vendant les mêmes conserves à des prix moins fantaisistes.

Pour compléter la liste des maisons françaises du petit commerce, il ne me reste guère à citer qu'un tailleur et deux ou trois modistes, pouvant rivaliser, du moins quant à leurs prix, avec Dusautoy et madame Viot; deux ou trois coiffeurs; deux pharmaciens et deux libraires joignant à leur commerce l'industrie, toujours florissante sous les tropiques, des cabinets de lecture.

En réalité, le petit commerce est entre les mains des Chinois dont les boutiques se comptent par centaines et se composent, en général, d'un étroit compartiment où la terre battue sert de plancher, et dont les murs blanchis à la chaux ne sont décorés que de sentences religieuses et du petit autel, ressemblant à une cheminée, où brûlent, en l'honneur des ancêtres, les bâtons d'encens et les cierges sacrés. L'enseigne en caractères chinois et, quelquefois, annamites, s'étale non pas horizontalement, au-dessus de l'entrée, mais verticalement, le long du montant de la porte.

Chez eux, tous ces braves fils du Céleste Empire se mettent à leur aise, c'est-à-dire qu'ils ôtent leur tunique et ne gardent que le pantalon non ajusté de lustrine noire. Des premières lueurs du jour jusqu'à neuf ou dix heures du soir, ils travaillent avec une constance et une régularité dont les ouvriers de nos villes d'Europe ne donnent guère l'exemple, ne suspendant leur labeur que pour les deux repas, qu'ils prennent en commun avec leur patron, autour d'une table dressée sur le trottoir et éclairée, le soir, par une lampe à pétrole. Là, sans se soucier des allants et venants, ils plongent de bon cœur et de bon appétit leurs baguettes dans l'écuelle de riz qui compose invariablement leur frugal ordinaire. Ils se dédoublent alors du silence qu'ils gardent presque toujours durant leur travail, et rien n'est plus amusant que de voir des rues entières bordées de ces tables bien éclairées, couronnées d'une guirlande de torsos nus, et autour desquelles les gais propos circulent, à en juger

par les éclats concentrés d'un rire nasal qui s'élèvent de toutes parts. On croirait entendre les *couan-couan* d'une bande de canards en belle humeur.

Parmi ces boutiques les plus étonnantes pour l'œil d'un novice dans la colonie sont celles des blanchisseurs qui occupent souvent un personnel considérable, mais toujours exclusivement masculin. D'ailleurs je n'ai pas vu à Saigon, une seule Chinoise se livrer à aucun travail. Il faut regarder, autour des tables de repassage, ces bons Chinois, quelquefois déjà vieux, ventrus, leur nez camard encastré dans d'énormes besicles, absorbés, à n'entendre pas Dieu tonner, dans le *tuyautage* d'une collerette, ou bien, les joues gonflées d'eau, *humectant* un plastron de chemise. Ce serait exagérer que de leur accorder un talent comparable à celui de nos artistes en emploi, mais leur travail est très passable, et du moins, on trouve encore chez eux l'âge d'or du blanchissage, c'est-à-dire une heureuse ignorance de l'emploi pernicieux de l'eau de Javelle et du chlore. Détail curieux! leur tarif est unique: trois cents (15 centimes) par morceau, comme ils disent, que le morceau en question soit un simple mouchoir de poche ou un jupon à volants.

Les tailleurs chinois sont d'une habileté remarquable. Il m'est arrivé de confier à l'un d'eux un costume fait par un tailleur de Paris et de recevoir, sans essayage préalable, une copie très satisfaisante de l'original. Mais, plus heureux que les amateurs qui payent un faux Corot aussi cher qu'un vrai, j'ai donné pour mon faux Alfred à peu près le quart de ce qu'un chef-d'œuvre authentique du maître m'eût coûté.

Jusqu'à présent, malgré leur prodigieux génie d'imitation, les Chinois ne semblent pas avoir abordé avec succès l'art de la cordonnerie. Les Saïgonnais en sont réduits aux chaussures achetées toutes faites.

Mais il me reste à vous présenter des commerçants chinois qui, pour ne pas payer de loyer, ni — j'aime à le croire — de patente, n'en sont pas moins intéressants à étudier.

Voici d'abord le restaurant ambulant qui trotte sur la chaussée brûlante, les pieds, les jambes et le torse nus, poussant de temps en temps, de sa petite voix cassée de vieux, un appel sonore qui ressemble au « *march'* d' *tônôôô* » de nos collectionneurs de vieilles barriques. Sur son épaule gauche, une longue latte de bambou soutient, comme une paire de balances, d'un côté un petit fourneau tout allumé sur lequel fume la casserole de riz et la théière en faïence verte, de l'autre une petite table munie de vaisselle et garnie de hors-d'œuvre: poisson séché, concombres, salades de pousses de bambous... etc... etc... Tout cela est d'une propreté rigoureuse. Sur un signe du passant que son estomac, à défaut de sa montre, avertit que l'heure du repas est arrivée, le Bréban à longue



natte s'arrête et dépose à terre sa cuisine et sa salle à manger. D'après le goût de son client, déjà accroupi à terre, il mêle au riz quelques pincées d'assaisonnements divers, et verse, comme boisson, une petite tasse de thé. Puis, s'accroupissant à son tour, il attend sans mot dire, que le consommateur ait fini d'achever son écuelle, ce qui est l'affaire de deux ou trois minutes et d'une pièce de monnaie valant un sou. L'opération terminée et l'addition encaissée, le restaurateur ambulant lave la vaisselle, remet tout en ordre, s'assure que son fourneau tire bien, et, rechargeant tout l'établissement sur son épaule, continue sa route en poussant de nouvelles ses voyelles monotones.

Le barbier ambulant n'est pas moins curieux, avec sa balance qui soutient d'un côté une sorte de buffet contenant les ciseaux, les rasoirs et les cosmétiques, de l'autre un tabouret à l'usage du client fourni par les hasards de la rencontre. Chaque semaine, au moins, le Chinois le plus pauvre fait raser ses tempes et son front, peigner et renatter de nouveau sa longue queue où le postiche joue presque toujours un rôle plus ou moins considérable. Les choses se passent comme pour le repas, avec cette différence que le client remplirait six fois son estomac pendant le temps nécessaire pour accommoder sa tête d'une façon convenable. Je connais, pour ma part, peu de spectacles aussi grotesques que celui de deux Chinois dont l'un, à demi somnolent, courbe l'échine comme un perroquet qu'on gratte, tandis que l'autre, avec un sérieux imperturbable, lui savonne les joues ou lui nettoie les oreilles.

Souvent, au coin d'une rue, on aperçoit deux Annamites presque nus, accroupis sur les jarrets (cette posture si fatigante pour nous est naturelle chez eux, et ils peuvent la conserver des heures entières), et munis l'un d'un rouleau de cordes, l'autre d'un fort rondin de six pieds de long. Ce sont des portefaix attendant la pratique, car ici le commissionnaire du coin est un être double, et les fardeaux, petits ou grands, se portent au moyen d'une barre dont chaque extrémité repose sur l'épaule d'un des associés.

Le marché est moins intéressant à visiter qu'on ne pourrait le croire et, à part les costumes des vendeurs et des acheteurs, n'offre pas de différence très saisissante avec les halles de nos villes de province. La plupart des étals sont consacrés à la vente de la viande (veau et bœuf; le mouton est inconnu, hélas!), du pain, du poisson, des légumes (peu variés jusqu'à présent) et

des œufs. Le beurre de conserve est le seul connu à Saigon, mais on y trouve en abondance des poulets au prix modeste de vingt-cinq ou trente centimes l'un, horriblement anémiques; des bécassines et des cailles sèches comme des danseuses italiennes, quelques lièvres qui n'ont que des jambos, et, parfois, une biche ou un paon. Les étalages de fruits sont curieux. A côté de la figue, de l'orange, de la pêche et de la pomme (venue de Hong-Kong) on admire dans toute leur fraîcheur l'ananas, la mangue, le mangoustan, la banane, le lé-tchi, la pamplemousse, la noix de coco et même la canne à sucre, pour laquelle les titis annamites professent le même culte que leurs confrères parisiens pour les frites ou pour les marrons grillés. J'ai vu vendre, dans la saison, une douzaine d'ananas pour 50 centimes.

A chaque pas, on remarque des Indiens accroupis devant une planche chargée de chapelets de choses enfilées qui ressemblent à des boutons. Ce sont des changeurs, et ces chapelets sont des « ligatures » de sapèques, la seule véritable monnaie indigène. Quand j'aurai dit qu'il faut vingt-deux sapèques pour représenter la valeur d'un sou, on ne sera pas étonné d'apprendre qu'à l'origine de la conquête, les fonctionnaires français allant toucher, en cette monnaie, leurs appointements d'un mois étaient obligés de se présenter à la Trésorerie suivis d'un solide chariot attelé de deux buffles.

Les hôtels sont peu nombreux à Saigon. L'un d'eux, l'hôtel Laval, situé vers le milieu de la rue Catinat, est un établissement de nature à satisfaire des voyageurs difficiles. Pour 15 ou 20 francs par jour, on y trouve une bonne chambre munie d'un cabinet de toilette et, luxe indispensable pour les nuits de la saison chaude, d'un appareil à douches. La nourriture, comprise dans le prix de la pension, est très soignée et servie dans un immense hall où l'air circulerait... s'il circulait à Saigon. Mais, sur chaque table, un *pankah* d'un mètre carré, mis en mouvement par un Chinois, permet au dîneur d'arriver au bout de son repas, sinon avec appétit, du moins sans congestion.

O *pankah*! invention salutaire de l'extrême Orient! comment le Français né malin, mais surtout routinier, ne t'a-t-il pas adopté encore?

Plus d'une fois, sous ce rapport, Paris m'a fait regretter Saigon.

LÉON DE TINSEAU.

Officier de l'Ordre Royal du Cambodge.

(La fin au prochain numéro.)





## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs

## LE SAVOIR-VIVRE

Dans la vie ordinaire et dans les cérémonies civiles et religieuses.

PAR ERMANCE DUFAUX

Voici enfin, sur un sujet intéressant et délicat, un livre que nous pourrions indiquer à nos abonnées, qui, si fréquemment, nous interrogent sur des points spéciaux de convenance et de savoir-vivre; voici un livre détaillé, excellent, conçu dans le meilleur esprit, et tel que, depuis le *Savoir-vivre en France*, de notre ancienne collaboratrice la comtesse de Bradi, nous n'avons pas rencontré son semblable. La personne qui l'a écrit connaît le monde, ses usages, qui sont de tous les temps et qui dérivent de la charité, de la courtoisie, de la politesse chrétienne; elle connaît aussi les coutumes modernes et les changements que la mode a pu introduire dans les mille riens qui constituent le savoir-vivre; elle les indique, car son livre est tout à fait pratique, mais ce qui domine dans son travail, c'est un esprit élevé et des indications très sûres pour que l'urbanité, la politesse, les convenances, les égards soient toujours maintenus dans la famille et dans les relations sociales, pour qu'on soit chrétien et de bonne compagnie. Son livre est complet, et désormais nous y renverrons les personnes qui pourraient avoir besoin de conseils et de sûres indications.

Mademoiselle Dufaux débute par l'appartement. Elle donne sur le choix du logis, sur le mobilier, des conseils tout à fait sages et du meilleur goût; elle en vient après aux habitants de la maison, à leurs relations, de mari, de femme, de père, de mère, d'enfants, et c'est un moraliste qui parle, alors surtout qu'il s'agit de l'éducation et des manières de ces enfants si chéris, et si souvent mal élevés; les domestiques viennent après les maîtres, et fournissent un chapitre excellent; la toilette des femmes exige aussi une connaissance du savoir-vivre et une application sérieuse des règles de la convenance; il faut du goût pour se bien habiller et du tact pour s'habiller en femme comme il faut; ce chapitre est des meilleurs. Les visites, les cartes, les petits lunchs des jours gardés viennent après, et le chapitre qui leur est consacré est des plus amusants; j'en dirai autant de celui de la conversation, il renferme, pour les jeunes filles, des avis sensés et spirituels: la correspondance est traitée à fond. On arrive enfin aux dîners: — nous ne pouvons oublier ici que M. Rondelet nous a donné, à leur sujet, des avis charmants et philosophiques — mademoiselle Dufaux entre dans les dé-

tails pratiques et charmera tout à la fois les maîtresses de maison et les gens du monde; les bals, les soirées sont décrits dans leurs formes modernes, et, s'il faut le dire, appréciés à leur juste valeur; les jeunes filles y apprendront que c'est bien peu de chose, au point de vue du plaisir et de l'amour-propre; le petit chapitre des menus usages est très complet et traité, on peut le dire, à souhait. Enfin, après les soirées, les concerts, la comédie de salon, les divertissements, arrive le mariage, dont le cérémonial est parfaitement expliqué, depuis la demande, la cour, l'anneau, le bouquet, la corbeille, jusqu'à la célébration civile et religieuse. Le baptême et les funérailles sont également l'objet d'un travail utile et complet.

Là se termine ce livre utile, intelligent, parfait dans son ordre, et dont, que je sache, il n'existe pas d'équivalent. C'est avec plaisir que nous rendons à l'auteur, que nous ne connaissons que par son ouvrage, la justice de dire qu'il est d'une lecture agréable pour tous. Je le signale surtout aux personnes qui, éloignées du monde, désirent tant savoir et ce qu'on y fait, et comme on s'y comporte. Elles ne sauraient avoir un guide mieux informé ni plus aimable et plus sûr.

**AVIS.** — Nous informons nos abonnées qu'elles pourront EXCEPTIONNELLEMENT s'adresser à notre administration pour recevoir franco, au prix de 3 fr. pour Paris, 3 fr. 50 Départements et Etranger, le livre du SAVOIR-VIVRE. Toutes les demandes relatives aux autres ouvrages de librairie devront être adressées directement aux éditeurs.

## CONTES ET RÉCITS DE LA VALLÉE D'EURE

PAR M. AT. MOURIER (I)

Ces jolis récits s'adressent à l'enfance; ils sont tout à fait modernes, ils initient l'enfant à la vie telle qu'elle est, et, écrits par un homme qui, à l'expérience de la vie, joint un tact parfait; ils ne peuvent que plaire et faire du bien. *Jean le Naufragé*, *les Petits Rattacheurs*, *Mademoiselle de Nérée*, captiveront les jeunes lecteurs et même leurs mamans; le cœur et l'esprit ont des charmes pour tous les âges. Nous recommandons ce joli livre, bien illustré, aux jeunes mères qui veulent bien nous lire, et aux abonnées de la *Poupée*, après toutefois avoir demandé l'autorisation à l'aimable *Vieille Poupée*, qui préside aux destinées de ce petit journal.

M. B.

(I) Chez Santon, 41, rue du Bac, Paris. — Un joli volume avec de nombreuses gravures. — Prix : broché, 2 fr.; toile et doré, 3 fr.



## RIVALITÉ

(SUITE ET FIN)

XX

EN VOYAGE.

Cannes, 3 novembre 18...

« Ma chère et bonne mère,



I vous étiez ici, et que Robert ne fût pas loin, je serais la plus heureuse créature du monde. Je me trouve dans le plus beau pays qu'on puisse voir, madame Rhode est bonne pour moi, plus que vous ne pouvez le penser,

Adrienne est la douceur et l'amabilité même, et si vous étiez avec nous, je crois que je serais en paradis. Mais le paradis n'est pas sur la terre, je m'en aperçois, et pourtant, ce ciel toujours bleu, cette mer brillante qui renvoie les feux du soleil, ces charmantes maisons entourées d'arbres toujours verts, cela ressemble aux Champs-Élysées, décrits dans *Télémaque*. Notre ciel à nous, on ne peut se le figurer, mais il me semble, ma bien-aimée maman, que lorsque je vous reverrai et vous embrasserai, j'en aurai comme un petit échantillon. Oh! que je pense à vous, à notre maison, à Robert qui travaille si fort! Que je le voudrais ici, ne fût-ce que pour quelques jours, afin qu'il voie la mer, la mer comme je la vois en ce moment, toute rose des lueurs du soleil couchant!

» Nous habitons une belle villa qu'on appelle le *Château-Blanc*; nous voyons la mer de nos fenêtres, et je ne m'en lasse pas; je l'aime, elle me parle si bien du bon Dieu! Quoique les palmiers, les lauriers, les cactus soient beaux, je préfère, et beaucoup, les arbres de nos Vosges, et madame Rhode dit aussi qu'elle donnerait tous ces arbres africains pour un bon chêne français. Madame Rhode paraît contente, le voyage a fait grand bien à Adrienne, elle se fortifie à vue d'œil; nous prenons ensemble des bains de mer, nous nous promenons avec madame Rhode ou avec la femme de chambre; nous sommes toujours en plein air, depuis l'heure matinale où nous allons à la messe jusqu'au soir. Alors nous lisons, nous travaillons à la lampe; j'ai dessiné quelques fleurs de notre terrasse, Adrienne a désiré en

faire autant, je lui ai montré comment je faisais, en disant que c'était vous, mère chérie, qui m'aviez enseignée; madame Rhode veut m'apprendre la musique, mais je crois que je n'ai ni voix ni oreille... Vous ne sauriez croire toutes les bontés qu'elle a pour moi; à notre arrivée ici, j'ai vu dans ma chambre une caisse à mon nom: la clef y était attachée, je l'ouvre, j'y trouve deux robes, l'une bleu marine, l'autre gris clair, très jolies, trop jolies, avec des pardessus pareils, un chapeau, des fichus, du papier et des enveloppes à mon chiffre (vous le voyez, chère mère), un charmant panier à ouvrage, une boîte pleine de gants, mille belles choses enfin. Je ne savais comment remercier madame Rhode.

» — C'est moi, dit-elle, qui dois mille actions de grâces à votre mère qui vous a cédée à moi; voyez comme Adrienne vous aime déjà! et comme elle serait triste sans vous. »

» Vous voyez, maman, qu'on est trop bon pour moi. C'est à Dieu que nous devons cela, et c'est Lui qui permet que ma santé aille en s'améliorant. Je ne vous donnerai plus d'inquiétudes, et bientôt, maman, je pourrai travailler avec vous à vos belles tapisseries. J'en ai parlé à madame Rhode: elle a bien envie de les voir. Et dans un an, si notre cher Robert est nommé garde général, nous irons vivre avec lui, dans sa petite maison, pas loin du bois. Oh! quelle douce vie! Adieu, mère chérie, je vous embrasse avec le plus tendre respect et vous demande votre bénédiction.

» Votre fille obéissante,

» ANNE. »

## Madame Faveray à sa fille.

Nancy, décembre 18...

« Tes bonnes lettres, chère enfant, et celles de notre Robert, sont la joie de ma solitude et la consolation de mon cœur. Je bénis Dieu mille fois du précieux secours qu'il nous a accordé; alors que j'étais en peine de ta santé, il a envoyé, comme à Tobie, son ange au devant de tes pas. J'écris à madame Rhode pour la remercier, et nous n'oublierons jamais, n'est-ce pas? la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers elle. Je lui sais gré de tout, de ses tendres



attentions, de ses soins, et surtout, surtout des bons exemples qu'elle te donne. A ton tour, sois pour cette chère Adrienne un bon modèle de douceur, de piété et de simplicité. Tu connais maintenant, tu vois de près les jouissances de la fortune, elles sont réelles, et pourtant, ma bonne petite Anne, il faut bien prendre garde de s'y attacher. Elles ne te sont données qu'en passant, jouis-en comme on jouit du parfum d'une fleur qu'on ne doit pas retrouver le lendemain; ce voyage, ces paysages enchantés fourniront à nos conversations, et quand tu seras vieille, tu te souviendras encore des palmiers qui entourent le Château-Blanc et de la belle Méditerranée.

» Je reçois d'aimables et excellentes lettres de Robert, et je sais qu'on est très content de son travail et de sa conduite. Vous êtes, mes enfants chéris, la grande consolation que Dieu m'a laissée dans une vie qui ne fut pas toujours sereine. Qu'il en soit béni! les peines ont passé, et vous me restez, et vous me resterez, j'espère, jusqu'à la fin, jusqu'au soir.

» Adieu, ma fille, écris-moi souvent. Je te remercie du joli dessin que tu m'as envoyé; tu as bien groupé tes fleurs de cassis et de jasmin. J'ai commencé hier le grand paravent, dessin japonais, ce sera, je crois, un bel ouvrage. Ton oncle, ta tante et tes cousins vont bien; ils s'intéressent vivement à ton voyage. Adieu, et mille baisers et bénédictions de

» Ta mère

» CHARLOTTE FAVERAY. »

### Alix à madame Dhainault.

Cannes, janvier 18...

« Plus je vais, chère maman, et plus je m'applaudis du parti que nous avons pris, quoiqu'il m'ait bien coûté, et à vous aussi, chers bons parents de mon cœur. Vous seriez contents si Adrienne apparaissait tout à coup devant vos yeux : elle n'est pas grandie... miséricorde! elle est grande assez, elle dépasse d'une demi-tête sa petite mère, mais elle est fraîche, rose, rose sous une couche de hâle due au grand air et au grand soleil; elle est forte, elle marche comme un faon, elle nage comme une dorade, elle grimpe comme un chevreau. Il n'est plus question d'anémie ni de maladie : le bon Dieu, avec son beau soleil et les vagues de la mer, l'a guérie. Et sa chère compagne, notre Anne, est également rétablie; elle est moins rose qu'Adrienne, mais tout aussi active, toute aussi forte. Je pense que sa mère sera contente; elle m'écrit des lettres touchantes, superbes, qui me font pleurer de tendresse. Tout est confus dans ma tête : j'aime Adrien, Charlotte, Anne, ma fille, et mon cher père et ma chère maman par-dessus tout!

» Je ne saurais vous dire combien je suis contente d'Anne; c'est la compagne que je rêvais

pour Adrienne; elle a un sens droit, déjà formé par une vie austère, une piété ardente et modeste, qui éclate dans sa conduite, dans la charité de son langage, mais qu'elle n'étale jamais; elle est polie, douce, condescendante, tout à fait aimable. Son instruction, qu'elle ne doit qu'à sa mère, est bien étendue, elle a lu de bons livres et avec profit; elle stimule sous ce rapport mon enfant gâtée qui n'est pas très avancée : Anne dessine bien (talent qu'elle doit à sa mère) et Adrienne travaille avec elle... Vous savez que j'avais de la peine à obtenir qu'elle prit le crayon... bref, il m'en coûtera de me séparer de mademoiselle Faveray; mais, s'il plaît à Dieu, nous nous reverrons, retrouverons et chérirons.

» Adieu, mes bons et bien-aimés parents; encore trois mois, et je vous embrasserai! *Moult me tarde.* Je vous embrasse tendrement, comme je vous aime.

» Votre enfant,

» ALIX RHODE. »

### Madame Dhainault à sa fille.

Nancy, mars 18...

« Bien chère Alix,

» J'ai tardé à répondre à tes si bonnes lettres, à celles de notre Adrienne; je ne voulais pas t'alarmer, et je puis aujourd'hui, en te parlant d'une indisposition de ton bon père, t'assurer en même temps qu'il est rétabli, tout à fait rétabli. Il éprouvait depuis quelque temps des pesanteurs de tête, il ne voulait pas de médecin, et samedi dernier, pendant que je recevais la bonne visite de madame Faveray, il a eu une syncopé. On m'a avertie aussitôt : juge de mon trouble et de mon chagrin! je perdais l'esprit, mais notre amie, qui m'avait suivie, a montré un sang-froid qui nous a sauvés. Elle a donné à ton père les soins les plus pressés, les plus intelligents, et il était déjà beaucoup mieux quand M. Ambrun est arrivé. Il n'y a plus aucun danger, entends-tu, mon Alix; aucun, mais il faudra des précautions pour l'avenir. Jamais je n'oublierai le secours de madame Faveray, sa bonté, son affection. Tu as raison de l'aimer. Les voies de la Providence sont admirables! Ton père m'appelle, j'y cours; je t'écirai ou te télégraphierai tous les jours. Tendresses à Adrienne, et à toi tout mon cœur.

» Ta mère,

» PAULINE DHAINAULT. »

### XXI

ROBERT.

Robert Faveray venait d'achever ses études spéciales et le stage du surnuméraire; il avait promesse d'être promu bientôt à un emploi de



garde général, qui ne l'éloignerait guère de Nancy; sa mère, rentrée en possession d'Anne, devenue fraîche et forte, se trouvait plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été, entre ses deux enfants qui semblaient lui dire à l'envi qu'elle avait bien accompli sa tâche. Leur modeste bonheur était tout prêt; ils iraient habiter ensemble la maison qu'allait quitter le garde mis à la retraite : cette maison, située près de la forêt de Dieulet, pas trop loin d'un village et d'une église, était des plus humbles, mais quel joli jardin l'entourait, sur quels beaux ombrages donnaient ses fenêtres et de quelle paix on devait jouir derrière ces vieux murs vêtus de lierre ! Ils s'y installaient en idée, et madame Rhode promettait de fréquentes visites à la maison forestière; aucun nuage n'apparaissait au ciel, lorsque

Du bout de l'horizon accourt avec furie  
Le plus terrible des enfants

Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs, la déclaration de guerre contre la Prusse éclata comme un coup de tonnerre sur la France endormie, et Nostradamus, qui prédit, pour la fin de ce siècle, une année fatale, aurait pu donner ce nom à cette série de jours funestes. Nancy si près de la frontière, fut en émoi; toutes les familles tremblèrent, et la jeunesse, printemps de l'année, se vit aussitôt versée, enrôlée dans les cadres de ces régiments à demi formés et qui furent envoyés sur les champs de bataille. Robert ne fut pas appelé : sa qualité de fils de veuve le sauvegardait et, seul soutien de sa mère et de sa sœur, il n'osait refuser le bénéfice de la loi qui le conservait à elles.

On sait l'histoire des premiers jours de cette campagne; on sait comment les troupes vaillantes, mais désorganisées dès le début, se heurtèrent contre ces régiments allemands fermes et disciplinés, on sait comment les premières rencontres furent des défaites, comment les batailles de Frœschwiller et de Spikeren coupèrent les ailes aux illusions patriotiques, et comment enfin Nancy, l'aimable ville, fut occupée par l'ennemi dès son entrée en France. Jour lugubre, et que ceux qui l'ont vu ne pourront oublier ! Les vainqueurs se répandirent dans les rues et, billets de logement en main, ils s'emparèrent en maîtres des demeures des citoyens; ils n'y mirent pas le feu, ils ne les pillèrent pas, la vie des habitants fut sauve, mais l'arrogance du vainqueur et la brutalité rapace du soldat se firent cruellement sentir. La pauvre maison de l'étang Saint-Jean recevait jusqu'à huit hommes de la landwehr qui s'installèrent dans cet étroit logis. Robert les regardait en frémissant, assis à leur aise dans ces chambres, sacrées pour lui, se servant des meubles de sa mère, faisant grand feu à son foyer, remplissant l'air de la fumée de leurs pipes et entonnant en chœur, après le dîner, le *Wacht am Rhein* !

Il comprenait ce que des vieillards lui avaient conté des misères de l'invasion de 1814 et 1815.

Sa mère le gardait à vue, tant elle craignait que l'impatience ne l'emportât, que ce sang jeune et bouillant ne suscitât une réplique dangereuse, une action peut-être mortelle.

« Tu as charge d'âmes ! lui disait-elle ; que deviendrons-nous s'il t'arrivait malheur ? »

— Ma mère, il est difficile de se contenir... que ne suis-je soldat !

— Hélas ! mon fils, je bénis Dieu que tu ne le sois pas... la défaite paraît probable, et que de mères pleureront leurs enfants ! Dieu est bon qui permet que je ne sois pas de ce nombre.

— Et nos amis, ma mère, que deviennent-ils ? M. Dhainault est vieux et faible, ils sont, sans doute, envahis par un bataillon de Prussiens ! j'ai peur pour eux...

— Écoute, va les voir, informe-toi : voilà nos hôtes qui vont aller à la parade, ils seront absents deux heures ; c'est plus qu'il ne te faut...

Robert obéit, et il s'en alla vers le centre de Nancy, prêtant l'oreille avec une douloureuse colère aux sons des musiques allemandes, qui jouaient les airs de Wagner ; il voyait de loin les bataillons aux tuniques grises et aux casques à pointe, marchant d'un pas mécanique, et, les évitant de son mieux, il arriva chez madame Dhainault : la porte de la maison était grande ouverte, ainsi l'exigeaient les soupçonneux Allemands ; il entra, et le vieux domestique l'introduisit au salon du rez-de-chaussée où les trois dames étaient réunies. Elles paraissaient accablées de fatigues et d'ennuis, Adrienne regardait du côté de la porte de l'air d'un enfant qui a grand peur. Madame Dhainault était soucieuse, et Alix attristée ; ses yeux étaient pleins de larmes, et lorsqu'elle vit Robert, elle alla vers lui et lui dit :

« Quelle honte et quelle douleur ! aurions-nous cru, il y a trois semaines, que les Prussiens seraient installés chez nous en maîtres ! Combien en avez-vous ? »

— Huit, madame.

— Et nous vingt, dit madame Dhainault, et leurs chevaux. Et d'une hauteur, d'une exigence !

— Et les vôtres ? dit Alix qui pensait aux petites ressources de la maison sur laquelle ces huit vautours s'étaient abattus.

— Madame, ils sont assez raisonnables : ce sont des hommes de la landwehr, ils sont catholiques, des environs de Cologne.

— Les nôtres sont des Poméraniens, des sauvages, sauf l'officier qui est Saxon.

— Monsieur Robert, dit Adrienne, est-ce que cela durera longtemps ? ils me font peur, ces vilains soldats ! l'officier a pris la belle chambre de maman, son ordonnance est dans la mienne, les sergents sont dans celle de bon papa, et nous couchons tous au second... et la bonne Mimie doit faire la cuisine pour eux, du matin jusqu'au soir.

— Les Poméraniens ne se trouvent pas sou-



vent à pareille fête, répondit Robert, ils en usent. Mais, grand Dieu! qu'il est pénible, à mon âge, de ne pas porter le fusil, et de ne pouvoir aider au salut de son pays!

— Mon enfant, votre mère a tant besoin de vous!... » dit madame Dhainault.

Un bruit de voix l'interrompit, des voix impérieuses et grossières juraient et tempêtaient en allemand.

« Mon mari! s'écria madame Dhainault. Mon Dieu! qu'arrive-t-il? »

Robert se précipita, et dans la salle à manger, il trouva M. Dhainault aux prises avec trois soldats, dont un était ivre, et menaçait de la voix, du geste et de son sabre tiré, le vieillard qui lui refusait la clef de la cave. Robert se jeta sur cet homme, le désarma et le lança contre la muraille. Les deux autres soldats s'élancèrent sur lui et le maintinrent immobile.

« Oh! mon brave enfant! s'écria M. Dhainault, ils vont le tuer! »

Les dames étaient accourues, et leurs cris, ceux des domestiques, attirèrent l'officier. Robert lui expliqua en allemand ce qui s'était passé, l'ivresse du soldat, sa brutalité envers un vieillard, l'officier leva les épaules et répondit :

« Pourquoi ce vieil homme résistait-il? Vous, jeune homme, on va vous conduire en prison.

— Mais, monsieur, dit Alix, il n'a pas fait de mal à votre soldat, il a défendu mon pauvre père.

— Il s'expliquera devant le commandant. Vous subissez la loi du vainqueur; les Français en ont fait bien d'autres chez nous! »

Ils l'entraînèrent. Adrienne sanglotait; Alix revint avec elle auprès de ses parents, et elle essaya de leur donner une espérance qu'elle n'avait pas elle-même.

« Il ne lui arrivera rien!

— Il faut écrire à sa mère et la prier de venir auprès de nous; elle ne peut pas rester seule avec Anne au milieu de ces soldats. Va, envoie Henri. »

Elle obéit; toute la journée s'écoula dans les transes et les larmes, le lendemain en démarches pénibles, et le surlendemain, Alix écrivit dans son livre :

« Nous subissons l'affreuse loi du vainqueur. O mon Adrien, que tu souffrirais si tu vivais, toi si Français, si Lorrain! ton pays est envahi, ta maison occupée par les soldats étrangers, et le fils de notre Charlotte, parce qu'il a défendu mon pauvre cher père, est envoyé dans une forteresse d'Allemagne. Et l'on nous dit que c'est une faveur immense, accordée par la générosité de nos ennemis! Il aurait dû être fusillé. Dieu a eu pitié de nous. Charlotte et moi, nous avons supplié ces chefs hautains, nous avons demandé à mains jointes cette jeune vie. Il vivra. Je ne me serais pas consolée de sa mort. L'officier saxon, en voyant qu'Adrienne pleurait, lui a dit :

« — C'était votre promis, mademoiselle? »

« Charlotte et Anne sont avec nous, elles ne nous quitteront que lorsque les Prussiens auront quitté la ville... »

On sait combien fut long ce tragique hiver : Paris assiégé, les villes de l'Est livrées à l'ennemi, cet ennemi s'avancant jusqu'à la Loire et pénétrant dans la Normandie, le Nord menacé, la sécurité absente de partout, et à tous les foyers, l'angoisse et le deuil. Il se passa des mois avant que Charlotte eût reçu un signe de vie de son fils; elle l'avait vu partir pour l'Allemagne avec beaucoup d'autres prisonniers; à peine avait-elle pu l'embrasser... le sous-officier prussien les avait aussitôt séparés, et elle attendait tous les jours, avec une inquiétude croissante, ce carré de papier qui lui dirait que Robert vivait. Septembre, octobre, décembre passèrent sans amener rien que de terrifiantes nouvelles. Janvier vint, et le sixième jour, Adrienne, rouge, émue, accourut dans la chambre de Charlotte, en criant :

« Une lettre, une lettre de Prusse, Madame! Madame! »

Charlotte tremblait en recevant cette lettre, écrite sur du papier grossier, sali, mais elle portait l'écriture de son fils! elle remercia Adrienne, et, après un instant de recueillement, elle lut cette lettre tant désirée et dont la venue lui causait une émotion presque cruelle :

« Ma chère mère,

« Voici la sixième lettre que je vous écris, mais, je le crois, aucune ne vous sera parvenue, on les aura confisquées; j'espère mieux de celle-ci, que je confie à un petit soldat bavarois, qui a l'air bon : à la garde de Dieu!

« Je suis enfermé dans la citadelle de Memel, triste ville, triste ciel, triste prison; en montant sur une table, je vois, par une petite fenêtre grillée la mer du Nord, toujours grise, toujours houleuse : ce n'est pas la belle Méditerranée, chère sœur! Je ne suis pas maltraité, je souffre surtout de l'inaction et de l'isolement. Je souffre d'être enfermé dans cette souricière, pendant que tous les hommes de mon âge combattent pour notre pays, d'être éloigné de vous, ma mère bien-aimée, de n'avoir pas de nouvelles... Ce silence pèse comme le couvercle d'un tombeau... Ah! que je serais heureux de vous revoir! mais quand? et tout ce bonheur espéré, notre maison, notre vie à trois, le pied brutal des Allemands a donc tout renversé!

« Pourtant, elle aura une fin, cette guerre atroce : alors, je reviendrai, car je ne suis pas condamné, je ne suis que prisonnier de guerre; je reviendrai, et nous pourrions recommencer notre existence. Mais que de jours perdus pour le travail et le bonheur!

« Il est heureux que vous m'ayez fait apprendre l'allemand : à cause de cela, on me traite avec un peu plus de douceur, et l'on me donne des livres.



« Matin et soir, je prie Dieu, je pense que je m'unis à vous et à ma bonne petite sœur.

« Le soldat que j'ai vu à la promenade va quitter la citadelle, il emportera ma lettre; j'y mets tout mon cœur, toute mon âme, ma mère bien-aimée, je vous embrasse, ainsi que ma sœur, avec la plus profonde tendresse.

« Votre fils qui vous aime,

» ROBERT.

« J'offre mes respects et mes souvenirs à madame Rhode et à M. et à madame Dhainault.

« Memel, 26 décembre 1870. »

Cette lettre fut lue, relue, commentée par la mère, la sœur et les amis, mais elle demeura unique : le silence recommença; le printemps revint, les préliminaires de paix s'annoncèrent, on respirait un peu, mais le cœur des mères était encore dans l'angoisse... On signa la paix, on parla du retour des prisonniers, on en vit arriver à Nancy; ils venaient des villes et des camps les plus rapprochés de la frontière française... Charlotte attendait; M. Dhainault avait fait agir d'anciens amis qui possédaient quelque crédit à la cour de Prusse, il voulait, disait-il, sauver son sauveur, et enfin, vers le mois de juillet, arriva un télégramme en date de Berlin.

« Je suis libre, j'arrive! ô ma chère maman! quelle joie au milieu de tant de malheur!

» ROBERT. »

« Vite, dit M. Dhainault, préparez une chambre, et veillez au repas, ma femme: il doit être fatigué de la soupe aux pois. Cher enfant! cher ami, que je serai heureux de l'embrasser! »

Il arriva quatre jours après sa dépêche, et quand Charlotte le revit, quand elle le pressa sur sa poitrine, il lui sembla que jamais semblable joie n'avait inondé son âme, même au jour qui la rendit mère d'un fils. Tout contribuait à son bonheur, les transports d'Anne, la profonde sympathie de ses amis qui recevaient Robert, comme un hôte et un enfant bien-aimé: le passé s'effaçait, ses douleurs n'étaient plus, il ne restait de ses sacrifices que le sentiment du bien accompli, et des sources nouvelles d'amitié, de gratitude s'ouvraient dans son cœur. Alix avait eu raison: elle s'était fait aimer: ces rivaux se chérissaient comme des sœurs, elles n'avaient plus de secrets l'une pour l'autre: les tapisseries même avaient révélé leur mystère.

Les jours passaient rapides au fond des bois; le ménage, l'aiguille occupaient les dames, les longues courses, les travaux de son état, la correspondance avec ses chefs, faisaient couler les heures de Robert, et le dimanche désiré revenait promptement, mais jamais assez vite pour le jeune garde, dont l'âme semblait tendue vers cette réunion avec de chers amis. Toute la semaine, il s'y préparait; le dimanche matin, il amassait des trésors de fleurs sauvages, écloses dans les clairières, au bord des ruisseaux, dans le fouil-

lis des haies: Adrienne avait un rare talent pour composer avec ces filles des bois et des champs des bouquets dignes des Spaendonck ou des Redouté, et Robert appréciait ce talent... Charlotte et Anne n'étaient pas moins satisfaites, mais ni l'une ni l'autre ne possédaient l'entrain juvénile, enthousiaste de Robert... pour Charlotte la vie la plus douce n'était qu'un malheur plus ou moins consolé; les aspirations d'Anne allaient ailleurs; elle désirait se faner, fleur vivante, au pied du tabernacle, se consumer, lampe animée, encens palpitant, sous le regard de Dieu; mais, en attendant l'heure du cloître, elle se prêtait au monde et à ses amis si tendres et si bons, pour lesquels elle priait tant...

Cette félicité dura quelques mois, sans lassitude, sans fatigue; plus on se voyait, plus on aimait à se voir, et la douce réunion dominicale fournissait aux entretiens de toute la semaine: Anne et Robert évoquaient sans cesse les souvenirs laissés par les causeries, le repas, les lectures en commun; Charlotte pensait à Alix, qu'elle aimait avec une vraie passion d'amitié et de reconnaissance, elle se mêlait aux entretiens de ses enfants, avec moins de vivacité toutefois, et souvent, repliée sur elle-même, elle repassait ses jours et rendait grâce à Dieu, pour le bien et pour le mal; elle répétait avec amour les paroles du psaume: *Dieu est mon Pasteur, il m'a conduite dans ses pâturages, je ne manquerai de rien, il m'a conduite vers des eaux tranquilles, il rend la force à mon âme*. Mais priant, réfléchissant, son âme maternelle ne perdait jamais de vue ses enfants, et, la première, elle remarqua que Robert devenait songeur et triste... il n'amasait plus de fleurs, sous prétexte que l'automne dépouillait les bois; Anne lui dit:

« Il y a des baies rouges, violettes, de beaux feuillages, dont Adrienne ferait encore des bouquets dans ses grands vases.

— Cela ne serait pas joli », répondit Robert, et il ne chercha ni baies, ni fleurs, ni branches de houx.

Il fit plus: il inventa des prétextes pour éviter le dîner hebdomadaire: un dimanche matin il se plaignit de migraine; un autre, il avait rendez-vous avec l'inspecteur, il écrivit un mot d'excuse, qu'Anne trouva trop bref, et il partit pour son voyage, le front chargé d'ennui; il revint plus triste encore.

« Que c'est donc fâcheux que tu n'aies pu venir avec nous! lui dit sa sœur. M. Dhainault n'a eu personne pour son trictrac, madame Alix était tout étonnée de ton absence; heureusement que la bonne madame Dhainault nous a amenées à vêpres, nous avons eu le sermon et le salut.

— Mademoiselle Adrienne était avec vous?

— Certainement, maman et madame Alix sont restées pour faire un *mort* avec M. Dhainault, faute de trictrac... Tu viendras dimanche, dis, mon frère?



— Je ne sais pas... nous avons des arbres à marquer... l'inspecteur...

— Ah! mon frère, ce n'est pas joli de travailler le dimanche!

Charlotte n'intervint pas dans cette conversation. Le lendemain elle se trouva seule avec son fils: il semblait soucieux, soucieux comme l'était sa mère aux jours de sa jeunesse, alors qu'un amour combattu agitait son âme. Charlotte soupira, et elle dit avec douceur:

« Mon cher enfant, qu'as-tu donc? il me semble que tu évites nos amis, et que ce qui te plaisait tant n'a plus de charmes pour toi. Pourquoi donc? as-tu fait de nouvelles relations, pourquoi me les cacher? »

Robert rougit un peu, il semblait à la fois ému et contrarié.

« Cher ami, parle-moi! tu m'inquiètes! que me caches-tu? »

Il vint vers elle, et tout à coup il se laissa tomber à genoux et appuya sa tête sur l'épaule de sa mère.

« Vous cacher quelque chose de moi, de ma vie, de mon âme! ah! jamais, ma mère!

— Eh bien, enfant chéri!

— Ma mère, j'ai peur de trop aimer nos amis, j'ai peur de mes rêves... Que suis-je pour penser à Adrienne! et je ne puis penser à d'autres! pourquoi l'ai-je connue!

— C'est donc cela! répondit Charlotte avec un profond soupir. Je l'avais pressenti! ô mon pauvre fils! »

Elle pleurait: son fils avait son âme et pourrait donc souffrir comme elle!

« Je veux m'éloigner, dit-il. Je demanderais mon changement. La délicatesse, l'honneur le veulent, n'est-ce pas? »

Elle réfléchissait:

« Peut-être, oui, peut-être faudra-il en venir là. Mais avant je veux parler à madame Rhode.

— Et vous lui direz?... »

— Oui, tout!

— Et vous espéreriez!

— Je ne sais, mon fils, mais je sens que la droiture est plus que jamais un devoir pour nous, nous, les obligés de cette famille. Demain, j'irai à Nancy.

— Ah! mère, je ferai prier Anne!

## XXII

## CONCLUSION

A la fin de cette année 1871, Alix écrivit dans ce livre auquel elle ne confiait que les grands événements de sa vie.

« J'ai vu ce matin ma Charlotte, qui nous avait quittés depuis que les Allemands ont abandonné sa maison; Robert qui est à son poste, venait chaque dimanche dîner chez nous, avec sa mère et sa sœur. Mon père ne peut s'en passer, ni une autre personne non plus. Nous étions satisfaits; mais voici que ma délicate et scrupuleuse Charlotte m'arrive... elle était émue, et je pense qu'elle avait pleuré. Je lui prends les mains, je la fais asseoir, bien blottie contre moi, et je lui dis:

« — Qu'y a-t-il? il y a quelque chose?

« — Oui, répondit-elle, vous êtes tous trop bons pour nous.

« — Pas possible! pour qui serait-on bon, si ce n'est pour ceux qu'on aime!

« — Nous ne devons pas abuser: je vais vous parler franchement, chère Alix: j'ai peur que mon fils ne voie trop fréquemment votre Adrienne... elle est charmante, et... »

« Je respirai; je regardai ton portrait (qu'elle ne regarde jamais), mon bien-aimé, et j'em brassai ma si chère rivale.

« — Qu'il l'aime! lui dis-je. Qu'il l'aime de tout son cœur et pour toujours! je la lui destine depuis longtemps... mon père et ma mère le savent, Adrienne ne dira pas non... »

« Elle pleurait:

« — O Alix! dit-elle, comment vous rendre!... »

« Je pleurais aussi et je remerciais Dieu. La vie a des moments si beaux et si bons! »

FIN

M. BOURDON.

## CONSEIL

## A Marguerite.

MA CHÈRE ENFANT,

Entre toutes les questions que vous m'adressez, celle que renferme votre *post-scriptum* me

paraît la plus digne d'attention. Bernardin de Saint-Pierre ne dit-il pas que la pensée secrète d'une femme est renfermée dans le *post-scriptum* de sa lettre? Vous me dites: « Trouvez-moi donc un remède contre l'ennui qui vous



entre par tous les pores, dans cette affreuse petite ville ! Je ne sais pas si votre ville de L. est affreuse, je sais qu'elle domine un beau pays, mais sachant aussi qu'elle n'est qu'un simple chef-lieu de canton, sans mouvement ni relations, il ne m'est pas difficile de conclure qu'elle doit vous paraître un maussade séjour. Peu de ressources, de plaisirs aucun, une société à vues étroites, routinière et peu accueillante. C'est là le cachet de majeure partie des petites villes, peu aimables pour les étrangers ; il faut du temps et un certain travail pour apprendre les rouages de la vie matérielle (les naturels du pays ne les révèlent pas volontiers) ; il faut plus de temps encore pour pénétrer dans ces intérieurs fermés, dans ces cœurs réservés et clos, et alors, après ce voyage de découvertes, on trouvera dans ces mêmes petites villes ce qu'on rencontre dans les grandes villes : des gens d'esprit, des gens de cœur — ou bien tout le contraire. Le genre humain est le même partout.

Vous n'en êtes pas encore au temps de l'accoutumance ; arrachée à votre vie parisienne, amenée par le combat de la vie, dans ce que vous appelez un trou, vous vous débâtiez fièvreusement contre l'ennui, le vide ; dans le silence de l'humble cité, vous regrettez l'animation, le bruit, le tonnerre des omnibus, le sifflet des tramways et l'incessante rumeur des voitures ; la solitude de ces rues où l'herbe pousse vous fait penser aux voies magnifiques où les gens se coudoient, où l'on a le plaisir de rencontrer, outre les Parisiens, des Turcs, des Chinois, des Arabes, amusante lanterne magique qui distrait les yeux et divertit l'esprit ; l'aspect des pauvres boutiques d'épicerie ou de cotonnade fait souvenir de ces étalages brillants où l'ingénieuse industrie moderne a amassé ses multiples inventions ; bref, tout est sujet à regret ; les compensations, paix, silence, liberté, espace, n'apparaissent pas encore, et vous vous ennuyez, et vous voulez un remède à ce mal qui vous assombrit et qui vous fait paraître interminables ces jours, jours précieux de jeunesse, de santé, d'activité. Semez et moissonnez durant le printemps et l'été, l'hiver viendra, pendant lequel on ne peut rien faire.

Je ne connais à l'ennui qu'un seul remède : une vie réglée et occupée. Les jours réglés passent vite. Faites-vous un plan de journée, dans lequel entreront tous vos devoirs envers Dieu et envers les vôtres, réglez chaque heure depuis le matin jusqu'au soir. Par exemple, lever, prière du matin, toilette (toujours soignée, il ne faut pas se laisser surprendre), surveillance du ménage, révision des comptes de la veille, ordonnance de la journée, les repas, les achats, les travaux : soyez sûre que tout ce qui est réglé et réfléchi à l'avance se fait mieux ; après le déjeuner, et la messe, si vous en avez la bonne et sainte habitude, travaillez à l'aiguille, pour vous,

pour votre maison, pour votre mari, pour ces chères enfants qui sont loin de vous, et pour les pauvres ; fixez-vous une tâche, et l'heure ira vite, pendant que l'aiguille volera entre vos doigts. Avant le repas du milieu du jour, déjeuner ou dîner, lisez, lisez de bons livres : que la lecture soit un travail qui profite à votre âme, si c'est un livre de piété, à votre intelligence, si c'est un livre d'histoire ou de littérature. Divisez aussi l'après-midi, en visites, s'il vous convient d'en faire, en promenades avec votre mari, s'il a du loisir, et en travaux solides, sérieux, soit que vous déchiffriez de la musique, que vous repreniez vos crayons, que vous cousiez, que vous fassiez du jardinage : que ce soit un vrai travail utile à votre propre culture ou au bien des autres. Vous avez jadis appris l'anglais, vous l'avez négligé comme font les jeunes femmes des connaissances et des talents laborieusement acquis : pourquoi ne vous y remettez-vous pas ? Tout est bon, pourvu que le temps soit occupé, que les vides soient remplis et que le regret du passé ne vienne pas hanter des heures oisives et faire paraître, par le contraste, le présent insupportable. Ma chère enfant, si vous voulez être heureuse et rendre les autres heureux, ne vous complaisez pas dans votre ennui ; ne pensez pas que ce soit une chose jolie et distinguée de s'ennuyer ; combattez ce démon avec les bonnes armes, le travail et l'occupation de l'esprit ; prenez bien garde qu'il ne s'établisse chez vous en maître, et que vous ne puissiez plus le bannir du logis.

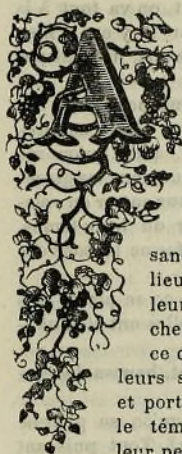
Que deviendraient alors votre mari et vos enfants ? Vivraient-ils volontiers sous ce voile terne et gris dont l'ennui, sorte d' inanition (chacun des deux mots répond à l'idée de vide) enveloppe tôt ou tard une maison ? Le mari déserterait, les enfants chercheraient d'autres amies que leur mère, elle resterait seule avec son ennemi, l'ennemi qu'elle n'a pas voulu combattre, et c'est là un sort pitoyable lorsqu'on avance vers l'âge mûr et la vieillesse. Les femmes ont deux ennemis qui sont logés dans la place : l'imagination et les nerfs, il faut distraire l'une et fortifier les autres : le travail et le bon régime sont indiqués. Si l'ennui qui vous tourmente était celui des sceptiques, celui qui naît de l'absence de la foi et de ce déplorable vide de l'âme où Dieu n'habite pas, je vous parlerais le langage de la piété ; mais le mal dont vous souffrez n'est dû qu'à une existence trop monotone, à des accidents étrangers au fond de votre vie et de votre cœur, il faut réagir par la volonté, par le travail. Essayez pendant quelques mois, et vous me direz si la petite ville vous paraît encore comme elle l'est à vos yeux, si affreuse.

M. B.



## UN COIN DE CIEL BLEU

## LE RÊCIT



AVEZ-VOUS rencontré souvent un de ces caractères moroses qui prennent la vie tristement, même quand elle n'est qu'une suite d'ennuis et de contrariétés sans chagrins réels? Si c'est souvent, il faut vous plaindre, car les gens de cette humeur ont la puissance de communiquer à trois lieues à la ronde leur tristesse, leur découragement. Sans approcher de trop près leur demeure, ce qui est dangereux, on entend leurs soupirs jetés à tous les vents et portant dans toutes les directions le témoignage malencontreux de leur pessimisme.

C'est de tout qu'ils ont peur. Un nuage qui passe, c'est la tempête; et ne sachant plus comment se plaindre de la tempête elle-même quand elle arrive, ils se pâment de désespoir. Toute vétille, à défaut d'infortune, leur donne de graves soucis; et leur physionomie sombre en face du soleil et ridée avant l'âge offre l'aspect du malheur muet; c'est, pour parler sans métaphore, absolument insupportable; et les coins tombants de leur bouche attestent une pente perpétuelle au gémissement qui vous remplit l'âme de je ne sais quelle émotion, qu'on pourrait plutôt appeler agacement nerveux.

On sait qu'à une autre classe d'individus est échu en partage un vigoureux optimisme, dont rien ne lasse la puissance: eau, feu, guerre et révolutions, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Ceux-là accueillent avec le sceptique sourire de l'incrédulité les plus déplorables nouvelles. Que s'il faut, malgré tout, y croire, tant ces nouvelles sont prouvées, ils baissent la tête pour laisser passer la bourrasque, et parviennent ensuite à déduire d'un fait écrasant de si heureuses conséquences, que vous finissez par être à demi séduit, pendant

qu'ils répètent en se frottant les mains: A quelque chose malheur est bon!

A égale distance des pessimistes et des optimistes qui exagèrent le bien et le mal de ce monde, il y a des esprits paisibles, voyant juste, qui trouvent que rien sur la terre n'est tout à fait mal en fait de situation, ni par contre tout à fait bien. Ceux-là, et il y en a beaucoup parmi les vrais chrétiens, font la part du feu, ne s'étonnent pas du malaise qu'on éprouve le long d'une route difficile, et s'encouragent en regardant le but, et en tenant compte des petites joies que l'on recueille çà et là.

Il me souvient d'une femme de la campagne, pleine d'esprit naturel, que j'ai connue dans sa vieillesse; elle est restée dans ma mémoire comme le meilleur type de l'âme voyageuse qui passe sans s'éprendre de la vie et sans en maudire les souffrances. J'ai souvent regretté de n'avoir pas été à même de marcher côte à côte avec elle. Son passé contenait déjà toute une longue histoire quand je la rencontrai, dans le village où le plus aimable des hasards (à supposer qu'il y ait des hasards) fixa mes pas. C'était une halte après une longue existence usée dans le mouvement des villes, et je n'en appréciai que mieux la placidité de cette figure d'un autre âge, tenant tête à tous les événements qui vous troublent, et ne se plaignant jamais.

L'extérieur de cette femme était le reflet de ce qui se passait au dedans d'elle-même: simplicité, bonhomie, patience. On l'appelait, quand je fis connaissance avec elle, la mère Cendrine. Ce nom me semblait singulier, et je m'en fis donner l'explication par les vieux habitants du pays, qui répondirent volontiers à toutes mes questions.

Son apparition en ce monde n'avait point été remarquée, si ce n'est au pauvre foyer de ses parents; et encore, c'était sans doute par une aggravation de misère qu'on avait compté ses premiers jours. Le travail avait soutenu cette frêle existence pendant quelques années; puis la source même de son bien-être s'était tarie. Orpheline, elle avait vécu des aumônes affectueuses de tous ceux qui l'entouraient. L'un lui avait offert un petit lit pour dormir, l'autre son pain, d'autres encore de vieux vêtements pour se



garantir contre le froid. Elle se nommait Joséphine; mais, par instinct campagnard, on lui avait cherché un surnom, et comme elle aimait à s'asseoir au feu, tout près des cendres chaudes, le nom de *Cendrigne* lui avait été donné en riant, et lui était resté.

Dès le bas âge, l'enfant faisait preuve de bonne humeur dans tous les petits incidents dont se compose la vie; elle ne pleurait pas pour des riens; elle prenait son parti des menues contradictions et se faisait remarquer par son énergie et sa gaieté. C'était assez pour redoubler l'intérêt attaché à son titre d'orpheline et d'enfant presque abandonnée. On lui prouva, par des soins intelligents et par une suite de bienfaits, que l'enfant délaissé est toujours l'enfant du bon Dieu. Chacun se trouvait assez payé de ses bontés par le joyeux sourire de la petite Cendrigne, et par la gentillesse avec laquelle l'aimable petite fille recevait les dons des bons villageois, en attendant qu'elle pût travailler de ses mains et se suffire à elle-même.

C'était là son plus cher désir. Son courage lui fit devancer l'heure, et, à ce temps de la vie où l'on ne demande qu'à jouer, la petite Cendrigne demanda de l'ouvrage et en trouva, tant elle était propre et adroite, tant son regard franc et clair affirmait sa bonne intention de faire de son mieux, à mesure qu'elle grandirait.

Voilà en quelques mots l'esquisse de ces premières années, dont on ne se souvient que comme des actes qu'on a faits en rêvant. C'est d'elle-même, et sur la fin de sa course, que j'ai appris ce qui a composé, moitié douleurs, moitié consolations, cette longue existence dont elle remerciait Dieu avec une si touchante et si réelle piété.

Un jour, elle touchait alors à sa soixante-quatrième année, je me promenais le long d'une ferme qui lui appartenait. Ces bâtiments d'exploitation, ces granges, ces greniers, ces hangars, tout cela manquait peut-être d'ensemble aux yeux de l'étranger, parce que toutes les parties de ce grand corps avaient été construites les unes après les autres, selon les besoins, ou plutôt les ressources dont on pouvait disposer. Ce n'en était que plus intéressant pour ceux qui, comme moi, s'occupaient avant tout de la vieille et respectable fermière.

En regardant jusqu'au fond de cette cour carrée, sur laquelle donnaient la bergerie, l'étable et l'écurie, je trouvais qu'il y avait bien loin de l'aisance rustique que j'avais sous les yeux à l'honorable pauvreté de cette petite Cendrigne, dont quelques mots d'histoire m'avaient été contés. Que de menus événements avaient dû se passer pour amener à cette dernière et reposante étape une femme de travail, dont les cheveux blancs et la taille courbée accusaient la vieillesse, tout en lui laissant ce charme qui semble n'appartenir qu'à la jeunesse, mais qui

se cache parfois sous la sérénité des vieillards.

La soirée était belle, l'air limpide; la mère Cendrigne, assise devant la maison d'habitation, égrenait dévotement son chapelet: c'était sa manière de jouir de son repos, quand elle était seule et que sa journée était finie. Le visage aimable de cette brave femme portait à se rapprocher d'elle; et l'isolement assez rare où je la voyais me donna la pensée de causer un moment avec elle, si toutefois elle s'y prêtait. Il y a toujours à apprendre auprès de ceux qui ont vécu longtemps, et surtout de ceux qui ont su vivre; c'est une science difficile.

« Bonjour, mère Cendrigne, dis-je amicalement, votre santé est-elle toujours bonne? »

— Vous me faites honneur, madame, répondit l'honnête fermière en se levant, on va tout à la douce, et sans se plaindre, car il y en a bien d'autres qui, à soixante-quinze ans, ne sont pas si fiers! »

Cette réponse fut suivie d'un petit éclat de rire presque juvénile. Je vis que j'étais en présence d'une nature gaie et qui, ainsi qu'on me l'avait dit, avait conservé; jusque dans les glaces de l'âge, un certain entrain. Pour entrer en relation, je commençai par parler du beau temps, de la récolte, de tout ce qui forme la base des conversations aux champs.

« Eh bien, mère Cendrigne, on se plaint des dernières pluies? Il paraît qu'elles ont été nuisibles? »

La paysanne sourit finement, haussa légèrement les épaules et dit:

« Voyons? Ne faut-il pas qu'on se plaigne d'un bout de l'année à l'autre? Tout puissant qu'il est, le Bon Dieu ne pourrait pas s'en tirer s'il fallait tous les matins servir chacun à son goût. Aussi, il ne nous consulte pas et il fait bien. Ce qui n'arrange pas mon voisin m'arrange, et le lendemain c'est tout le contraire. Au bout du compte, ça va tantôt bien, tantôt mal pour tout le monde, et c'est plus juste.

— Et vos récoltes? En êtes-vous contente, mère Cendrigne?

— Mais oui, madame, très contente.

— Quoi? Elles sont bonnes sur tous les points? Les orges? le blé? l'avoine? la luzerne?... tout est beau?

— Un petit moment! Si tout était beau et bon pareillement, ce serait comme dans le Paradis terrestre! Il y a toujours des côtés faibles, mais tout engrangé, tout vendu ou employé sur place, nous nous en tirons toujours, et la preuve, c'est que depuis que nous avons commencé, il y a juste cinquante ans, notre position est toujours devenue meilleure. Je le dis pour montrer que je ne suis pas ingrate.

— Allons, il fait bon vous entendre, mère Cendrigne. Vous êtes encourageante. Je viens pourtant de voir le père Dupont qui se plaint de ce que ses poires ont manqué.



— Ah ! le farceur ! Il ne parle pas de ses pommes ! Jamais on n'en a vu tant que cette année ; et belles ! Mais c'est une habitude ; on regarde toujours du mauvais côté, et c'est celui-là qu'on montre aux passants, sans lui dire qu'il y en a un bon. Vrai, c'est un tort ; pourquoi donc se faire passer pour plus malheureux que l'on est ? Il y a un proverbe qui dit : « Mieux vaut faire envie que pitié. » Je suis de cet avis-là. »

Le tour gracieux de cet esprit naïf, mais d'un admirable bon sens, exerçait sur moi une singulière attraction. Je ne le cachai point, et quelques mots témoignant de l'intérêt et de la bienveillance me valurent de la part de la mère Cendrune une invitation toute cordiale à prendre un moment de repos.

« Vous paraissiez lasse, dit-elle, vous avez peut-être marché longtemps ? Entrez donc, ma chère dame, et reposez-vous dans le grand fauteuil ; ça vous semblera bon. »

J'acceptai, et effectivement, il me sembla bon, oh ! bien bon ! de suivre cette belle âme dont j'avais entendu dire qu'elle n'avait jamais murmuré dans aucun des accidents de sa longue carrière. Je regardais avec respect ce front chargé de rides, ces joues creuses, ce teint hâlé, ces mains durcies par le travail, et je me surprenais à penser que sa vie obscure avait été bien plus utile et bien mieux employée que la mienne.

La chambre où elle m'avait fait entrer était propre, spacieuse ; quelques gravures assez mal faites, mais d'un bon choix quant aux sujets, décoraient les murailles ; une grande table ronde, un buffet, une douzaine de chaises de paille formaient tout l'ameublement ; on appelait cette chambre la pièce du bas ; c'était le lieu de réunion de la famille et des amis.

On en était à ces premiers propos qui servent d'introduction à tous nos entretiens ; mais la bonne vieille sentait bien qu'on n'en resterait pas là. Il y a des sympathies qui ne sont pour ainsi dire que des rencontres, parce que les voies des promeneurs ne sont pas les mêmes ; on ne marche pas ensemble, mais le cœur fait du chemin. Ces sympathies sont presque toujours réciproques ; j'en fis ce soir-là l'expérience, et la paysanne me laissa voir si clairement le plaisir qu'elle avait à causer avec moi que j'osai, après quelques préambules, lui demander de me raconter de sa propre histoire, ce qu'elle consentirait à livrer sans réticences.

Elle me regarda attentivement, comme pour m'examiner encore avant de me donner une décision, et me dit ensuite :

« Vous n'êtes pas la première, madame, qui me demandiez de raconter mon histoire. Jusqu'ici j'ai toujours été étonnée de ce qui ne me semblait être qu'un mouvement de curiosité ; mais aujourd'hui j'éprouve tout autre chose. Vous n'êtes pas une étrangère, madame, et depuis que notre bonne étoile vous a conduite au

milieu de nos campagnes, nous vous regardons comme du pays. Je vais donc, puisque vous le désirez, vous dire ce qu'on appelle la vie de la mère Cendrune. C'est long, si l'on compte les jours, c'est court si l'on croit y trouver des événements. Les pauvres vivent comme les brebis, sur le petit coin de terre où ils sont attachés, et encore la corde n'est pas longue, quoique toujours assez s'ils savent modérer leurs désirs.

De ce qui s'est passé, avant que j'eusse sept ou huit ans, je ne sais vraiment rien, à part quelques traits insignifiants, que l'enfance remarque et qui sont sans intérêt plus tard. J'avais perdu mes parents, et il ne me restait de ma mère, une femme estimée, travailleuse, bonne chrétienne, qu'un souvenir, un seul. Elle ne s'apitoyait jamais sur ses propres infortunes, et, même au milieu des plus grands ennuis, elle voyait le point consolant, quand même ce point eût été imperceptible aux yeux des autres. Pauvre maman ! Elle appelait cela son petit coin de ciel bleu.

Quoique je ne fusse qu'une enfant, et une enfant des champs, la leçon de ma mère a porté fruit. Regarder toujours du bon côté, c'est le trésor unique que m'a laissé cette excellente femme, et je lui en suis bien reconnaissante. On m'a souvent dit autrefois que je lui ressemblais. Je ne sais ce qu'il en est des traits du visage ; car dans notre monde, quand on n'y est plus, tout est parti. Nos parents étaient trop pauvres pour me laisser d'eux une image ; mais si l'on parle du dedans, je crois que nos deux âmes, à ma mère et à moi, avaient été comme qui dirait, dessinées l'une sur l'autre.

Le peu que je puis vous dire de mon enfance, madame, est tout à la louange du pays. C'est dans ce village qu'on a eu grande compassion de mon abandon quand je suis restée là, toute seule, à huit ans, dans une petite maison dont mes parents avaient eu, tous les ans à la Saint-Martin, bien de la peine à payer le loyer ! Je n'avais ni oncle ni tantes, personne ! Mais qu'on a raison de le dire ! L'enfant délaissé, c'est l'enfant du Bon Dieu ! Une fois morts, mes parents furent remplacés par Celui qui nourrit les passereaux, dit le saint Évangile. Il se mit à me nourrir du pain des bons paysans qui avaient aimé mon père et ma mère. Ils n'étaient pas riches, oh non ! Il y avait trois familles de manouvriers qui s'étaient associées pour me faire du bien. Le père Claude m'avait dit : « Viens, ma bourgeoise te fera un petit lit tous les soirs, et si tu tombais malade, elle te donnerait de la tisane ; mais ! dame, pour manger, nous n'avons que pour nous et les enfants, ma pauvre Cendrune ! »

Moi, j'étais bien contente ! Un petit lit tous les soirs ! Un abri contre tout ce qui me faisait peur ! Je remerciai le père Claude, et je dormis sous son toit pendant bien des années.



Un autre me dit : « La maison est bien petite, c'est la place qui nous manque ; nos trois petites filles couchent dans un grand lit, et notre garçon sur le four ; mais dans la huche, il a toujours du pain pour huit jours : viens, Cendrigne, viens manger la soupe matin et soir, un peu de lard, une pomme, enfin ce qu'on aura. »

J'étais encore bien contente ! Toujours du pain ! Moi qui ne savais pas en gagner ! je dis merci, et j'allai tous les jours m'asseoir à la table de ces bonnes gens ; et encore, ils me donnaient les meilleurs morceaux, parce que je ne pouvais pas les payer ! Oh ! comme c'était du bon monde !

Il y avait encore une pauvre veuve qui, âgée et malade, ne vivait que de l'argent envoyé par sa fille, en service chez des grands. Elle me dit : « Écoute, Cendrigne, j'ai bien peu de chose ; mais cependant je te ferai des petites robes dans celles que ma fille ne met plus, parce qu'il faut qu'elle soit toujours bien mise, vivant dans le grand monde ! Je sais tailler et coudre ; je ferai pour toi ce qu'aurait fait ta bonne mère. »

Vous devinez combien j'étais heureuse ! Moi, si mal habillée par misère, j'étais préservée de cette honte que les enfants eux-mêmes ressentent quand ils sont en haillons ! Et voilà ce que fit pour moi la veuve, et ce que firent les deux autres familles dont je vous parlais tout à l'heure. Ne direz-vous pas comme moi, madame, que, dès mes premières épreuves, j'ai trouvé sur ma route de bien bons cœurs !

— Assurément, répondis-je, et je n'en suis pas étonnée. Votre situation était vraiment navrante.

— Sans doute, et pourtant je comprenais dès lors que, dans mon horizon, tout n'était pas sombre et orageux. Je distinguais déjà ce coin de ciel bleu dont ma chère maman m'avait dit : — Il ne te manquera jamais ; regarde bien, tu le verras. »

J'étais si jeune que je me laissais volontiers vêtir, abriter et nourrir ; à ceux qui me faisaient du bien je donnais, moi, un bon baiser tous les soirs, un autre le matin, et rien ne me gênait. J'étais contente, je grandissais, j'apprenais à lire, à écrire, à coudre. On m'avait dit à l'école : « Viens, Cendrigne, c'est le bon Dieu qui payera pour toi. » Et j'allais tout bonnement, sans m'inquiéter de rien, parce que j'étais petite.

Dans toutes ces maisons où l'on me recevait par bonté, on me faisait l'hiver ma petite place au feu, car j'avais toujours froid. « Tu aimes les cendres, me disait-on, c'est pourquoi nous t'appelons Cendrigne. » Moi, je riaais !

Voilà qu'en grandissant mes idées n'étaient plus les mêmes ; je commençais à remarquer que j'étais pauvre, et je résolus de devenir assez riche pour payer mon pain et tout ce dont je disposais. Personne ne m'avait fait sentir que j'étais à charge ; mais je le sentais toute seule et

j'en souffrais. Je demandai du travail, on m'en donna, car vraiment j'ai eu là encore bien du bonheur ; et, prenant congé, en les remerciant, de deux des familles qui m'avaient si généreusement aidée, je vins demeurer chez la pauvre veuve. La modique pension que je lui payais couvrit mes dépenses et l'aida elle-même à vivre ; du moins elle eut la bonté de le dire.

Les choses allèrent ainsi pendant trois ans, et ce temps a été un des plus doux de ma vie, parce que je me contentais facilement, et que je vivais en paix avec tout le monde. Ce n'est pas pour me vanter que je dis cela : je n'avais aucun mérite à m'arranger de tout ; ma mère m'avait laissé sa bonne humeur. J'appelais ça son testament. C'était une manière de dire.

Lorsque j'eus atteint mes seize ans, il m'arriva un malheur, ou du moins cela parut être un malheur, car nous n'avons que ce mot à la bouche quand la main qui nous conduit de haut pèse plus lourdement sur nous. Je me cassai le pied.

« Oui, c'était bien un malheur ; à seize ans, obligée de travailler, et tout à coup arrêtée par un pareil accident ! N'avez-vous pas senti alors un grand découragement ?

— Oh ! je ne connais pas ce mot-là ! J'ai senti de la tristesse, j'ai pleuré parce que, nous autres femmes, nous soulageons notre cœur par nos yeux ; mais je me gardai bien d'oublier la leçon de ma mère. Je regardai sans préventions, sans frayeur, sans murmure surtout, oh ! j'avais peur du murmure ; je croyais que c'était blâmer Dieu, et je le crois encore. Donc je regardai dans un avenir très proche, et je vis un très grand bien qui allait naître pour moi de ma souffrance même. La fracture avait été grave ; le chirurgien demandait un an de repos... Où pensez-vous que je pris ce repos, moi pauvre fille ?

— A l'hospice probablement ?

— Je le croyais, madame, et c'eût été encore une bonté de la Providence ; mais non, quand les pansements ne furent plus nécessaires, on m'écrivit du pays, et, étendue sur mon lit, au milieu de trente femmes malades et tristes, je lus cette lettre maternelle qui me rappelait au village.

C'était la supérieure des sœurs qui m'avaient élevée ; elle me faisait savoir qu'étant surchargée d'occupations, ces chères institutrices me proposaient de demeurer au milieu d'elles pendant un an, et d'enseigner aux plus jeunes enfants les éléments de l'éducation villageoise. Les services que je rendrais, me disait-on, seraient appréciés, et aussitôt que ma guérison serait complète, je recevrais une somme qui m'aiderait à reprendre peu à peu ma vie ordinaire, c'est-à-dire à servir soit dans une ferme, soit ailleurs.

Dès que je fus transportable, je revins à Valombreux, ce cher village qui est à mes yeux, même encore aujourd'hui, plus que le reste de la terre ! Je trouvai, venant à ma rencontre, tous ceux qui m'aimaient ; et je ne sais comment cela s'est fait,



tout le pays était là. Retrouver des gens qui vous aiment, oh ! c'était là un beau coin de ciel bleu ! On me donna une chambre au rez-de-chaussée, ouvrant sur la cour. Je voyais le monde aller et venir ; cela m'amusait ; et les tout petits enfants venaient, deux fois par jour, auprès de moi dire b, a, ba ; b, u, bu ; cela ne m'amusait pas ; mais c'était mon gagne-pain, et ce travail me laissait en relations continuelles avec des femmes bonnes et paisibles, beaucoup plus instruites et plus éclairées que ne l'étaient toutes celles du village. De ce contact il résulta pour moi toutes sortes de biens. Ne pouvant pas marcher, on me conseilla de tromper mon ennui par l'étude ; on me prêta des livres, on me donna toutes les explications que je demandai, et j'arrivai, après une année de travail et de reclusion, à acquérir des connaissances que n'avaient point les filles et les femmes du pays. Elles m'appelaient en plaisantant Cendrune la savante !

Vous pouvez croire, madame, que ma science était courte ; mais c'était assez pour faire ce que bien d'autres n'auraient pas pu ; je me trouvais à même de tenir la comptabilité ; j'aurais su travailler dans une maison de commerce ; en un mot, j'étais en état de faire autre chose qu'une servante. C'est pourquoi je vous disais que mon accident avait *paru* être un malheur. Comment donner ce nom à un mal dont sort un plus grand bien ? J'avais donc eu raison de ne pas me décourager, au moment où je m'étais cassé le pied. Tout paraissait perdu ; et c'était au contraire pour moi un commencement de fortune.

— En vérité, mère Cendrune, je vois que, dès votre jeunesse, vous aviez une bonne dose de philosophie ?

La bonne femme se mit à rire et me dit d'un ton goguenard :

— Madame, je n'ai jamais su seulement ce que veut dire ce grand mot-là. Quand il pleut, j'attends que le soleil revienne, et je tâche de ne pas me fâcher pendant ce temps-là ; si c'est là de la philosophie, j'en suis bien aise, mais je ne m'en doutais pas. Pour en revenir à mon histoire, puisque vous avez la bonté d'y prendre intérêt, je veux vous dire que, après mon année de repos, je me trouvai à la tête d'une somme de quatre cents francs, et en état de seconder une marchande d'étoffes, fort bien posée dans le pays, qui joignait au commerce de la rouennerie et des indiennes, un petit fond d'épicerie, ainsi que cela se voit souvent dans les campagnes.

Madame Vermont prétendit que je lui portais bonheur, que sa maison prospérait depuis que j'y étais entrée. C'était bien aimable à elle de dire tout cela. Je ne sais comment j'aurais pu lui faire gagner plus d'argent que les filles dont j'occupais la place. Je faisais mon devoir et très peu de bruit ; Dieu faisait le reste ; et voilà que ma maîtresse me prit en grande amitié.

• Je demeurais toujours chez la veuve dont je

vous ai parlé. Comme j'avais un petit trésor, et que je l'augmentais tous les ans, cette sage conseillère m'engagea à placer mon argent en terre. J'achetai donc un champ, que j'affirmai pour un prix raisonnable ; et les amies rieuses qui m'avaient appelée Cendrune la savante m'appelèrent Cendrune la riche ! L'un était aussi vrai que l'autre ; mais il faut bien rire un peu.

Cependant, quoique vivant avec simplicité, je me montais peu à peu ; et même je m'étais acheté une montre en or ! Oh ! quelle joie ! Je me souviens encore de mon bonheur, bien qu'il y ait de cela quarante-huit ans. On a raison de dire que les plaisirs du pauvre valent mieux que ceux des riches. Ce qu'ils nous ont coûté de privations augmente leur valeur. J'étais donc bien contente, toujours contente ! Et ma montre allait fort bien. Le temps passait si doucement pour moi, à Valombreux, que je lui aurais pardonné de retarder les heures.

D'autre part, madame Vermont s'attachait de plus en plus à moi, et me faisait tous les ans un joli cadeau : tantôt une broche, tantôt des boucles d'oreilles ; une belle robe de mérinos ; enfin elle me témoignait sa satisfaction de la manière la plus généreuse. Ah ! tout cela c'était bien du bleu dans le ciel ! Trop de bleu apparemment, car voici ce qui m'arriva, au milieu de ce travail facile et de cette paisible existence.

J'avais une amie qui se trouvait habituellement en rapport avec des parents parisiens, et qui, à cause de cela, louait beaucoup ce qui se faisait à la ville et blâmait ce qui se faisait aux champs. Elle me fit entendre, s'appuyant sur d'assez bonnes raisons, que mon argent, placé en terre, me rapportait peu de chose, et que, placé dans je ne sais plus quelle entreprise, le même argent rendrait le double, et même le triple. Je me laissai convaincre ; je causai fort au long avec les parents de mon amie, et il fut convenu que je vendrais mon champ et que j'en porterais le montant à Paris, entre les mains de ceux qui dirigeaient mon placement. C'étaient d'ailleurs de très braves gens.

La vieille amie avec qui j'habitais s'efforça de me détourner de ce projet, qu'elle jugeait téméraire, estimant, par esprit de routine, qu'il n'y avait qu'un placement sûr. Je reçus affectueusement ses conseils ; mais tout ce qu'elle obtint de moi fut de faire de ma petite fortune deux parts, c'est-à-dire de ne vendre que la moitié de mon beau champ.

Ce fut elle-même qui me conduisit à Paris, car elle était toute pleine de complaisance et de bonté. Je voulus être belle pour me présenter dans cette société parisienne où j'étais invitée : Je mis donc tout ce que j'avais de plus beau ; et portant sur moi les quinze cents francs que j'allais placer, je montai gaiement dans la voiture qui menait alors de Valombreux à Paris, car il n'y avait pas encore de chemins de fer dans ce



temps-là. Cette voiture faisait tous les jours le trajet : cinq lieues pour aller, autant pour revenir. On n'avait jamais entendu parler d'accidents, et Baptiste, le gros et joyeux conducteur, égayaient ses voyageurs, qu'il connaissait tous par leur nom, en leur racontant ce qu'on appelait alors des fariboles. Tous mes vieux mots s'en vont : je les regrette, et je m'en sers encore.

Nous partîmes donc sans la moindre inquiétude ; nous arrivâmes chez les Parisiens, qui nous reçurent à merveille ; je montrai, non sans plaisir, je l'avoue, ma belle toilette ; je donnai mon argent : on me remit en échange des papiers, il y en avait toute une liasse, et l'on me dit que cela s'appelait des titres au porteur. On m'expliqua ce que cela voulait dire, et, tout étant fini, nous reprîmes la voiture du soir pour retourner à Valombreux.

Ah ! ma bonne dame, quel voyage ! Non, je ne me doutais pas qu'il pût y avoir des hommes si méchants ; j'avais beau l'entendre dire, je ne le croyais pas. C'était au mois d'octobre, les feuilles tombaient. La nuit descendait de bonne heure, et il y avait, à deux lieues de Paris, un petit bois à traverser ; cinq minutes environ d'obscurité ; j'avoue que je n'étais pas très rassurée, parce que je ne voyais autour de moi aucun des voya-

geurs qui, le matin, avaient quitté le village avec nous. Je me gardai bien de communiquer mes craintes à ma bonne conductrice, car la peur s'augmente de toute l'attention qu'on y donne, et surtout de toutes les paroles qui y font allusion. Je me tenais au contraire bien droite, affectant un air dégagé ; et si ce n'eût été la présence de deux hommes en blouse que je ne connaissais pas, je pense que j'aurais chanté pour tromper ma vieille amie, et pour me tromper moi-même.

Néanmoins, ces deux voyageurs étaient d'un aspect fort rassurant ; chacun avait à la main un bâton de voyage ; leur carrure était solide, leur poigne effrayante. Je me disais : Après tout, si la voiture de Baptiste était attaquée par des voleurs, puisqu'on prétend qu'il y en a, voilà deux défenseurs qui peuvent compter !

Ma protectrice mourait de peur en apercevant, dans la pénombre, la silhouette du bois ; elle ne disait pas un mot, et sa petite personne, pauvre madame Durand ! semblait rentrer en elle-même comme une lame dans son fourreau, tant la frayeur lui donnait envie de s'effacer, de disparaître.

M<sup>me</sup> DE STOLZ.

(La suite au prochain numéro.)

## A MARIE

Vous avez confiance en moi,  
Dites-vous ? c'est très bien, Marie,  
J'y mettrai de la bonne foi.  
De quoi s'agit-il, je vous prie ?

Je vois deux chapeaux étalés  
Devant vous, l'un bleu, l'autre rose :  
Il faut choisir, et vous voulez  
Que je sois juge en votre cause.

C'était bien la peine, vraiment,  
D'interpeller un philosophe,  
Pour connaître son sentiment  
D'une couleur ou d'une étoffe !

Le bleu, cela paraît certain,  
Convient aux blondes, et le rose  
Sert la blancheur de votre teint,  
Mais si nous parlions d'autre chose ?

Vous n'avez pas les yeux profonds  
Et cette tête intelligente,  
Pour amuser à des chiffons  
L'activité qui vous tourmente.

N'est-ce pas un peu le devoir  
D'une femme économe et sage,  
De s'appliquer et de pourvoir  
Aux menus besoins du ménage ?

Travaux vulgaires, direz-vous ?  
Mais votre grâce les amende,  
Quand le commandement est doux  
On bénit la main qui commande.

Puis, vous avez le sentiment  
Des beaux-arts et des belles-lettres,  
Soyez éprise follement  
Des bons auteurs et des grands maîtres.

Vous reste-t-il quelques loisirs ?  
Tant mieux ! vous serez obligée  
D'avoir pour vos menus plaisirs  
Une petite protégée.

L'exercice du bien n'est pas  
Si dispendieux qu'on le pense,  
Et dans les miettes d'un repas  
On peut trouver une existence.

Songez-vous que la charité  
Est un besoin des nobles âmes ?  
Elle est femme, et sa chasteté  
N'accepte que des mains de femmes.

Songez-vous que... ? Mais votre esprit  
Est ailleurs tandis que je cause.  
Admettez que je n'ai rien dit,  
Et choisissez le chapeau rose.

G. NADAUD.



## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## POULET SAUTÉ À L'ESTRAGON

On peut le dépecer ou le laisser entier, ce mode dernier est moins *gargotte* que le premier. Faites sauter le poulet dans du beurre, mouiller d'un peu d'eau ou de bouillon pour que le beurre ne tourne pas en huile; quand le poulet est cuit, ajoutez une liaison de crème et de jaunes d'œufs et beaucoup d'estragon haché. Servez avec une garniture de croûtons frits.

## GATEAU DE CHOCOLAT

Beurrer avec soin un moule à gâteau de Savoie ou autre. Battre cinq jaunes d'œufs avec 3 onces de sucre en poudre, un quart de livre de chocolat râpé, 2 onces de fleurs de farine. Il faut battre pendant très longtemps; de là dépend la réussite. Ajouter au moment de mettre au four, et en mêlant aussi vite que possible, les cinq blancs battus en neige ferme.

## REVUE MUSICALE

Lauréats du Conservatoire.—Fêtes de l'Assomption.— Chants religieux. — *Cassandra*. — Mélodies choisies : chant et piano.



Les concours du Conservatoire sont venus à la fin de juillet réunir, dans la petite salle de la rue Bergère, presque tout ce qu'il y avait encore à Paris d'éminent et d'intéressant dans les choses de l'art musical. Voici, sans commentaires, selon notre usage, les noms des lauréats du piano et du chant :

Pour le piano, le premier prix des classes d'hommes a été partagé entre M. Philipp, élève de M. G. Mathias, et M. Chansaret, élève de M. Marmontel.

M. Kaiser, élève de M. Mathias, a obtenu le second prix, après avoir précédemment reçu un second prix d'orgue et un accessit de fugue.

Premier accessit : MM. Falcke et Jemain; deuxième accessit : MM. Boudon et Frémaux.

Le premier prix de piano pour les classes de femmes, a été proclamé six fois, pour mesdemoiselles Guillot, Luziani, Mesnage, Boutet de Monvel, Adolphi et Lacour; les cinq dernières

élèves de madame Massart, succès sans précédent au Conservatoire. Mademoiselle Guillot est élève de M. Delaborde.

Second prix partagé entre mesdemoiselles de la Mora et Ramat, élèves de madame Massart; et mademoiselle Krzyzanowska, élève de M. Le Couppey.

Premier accessit : mesdemoiselles Texte, Stokvis et Duranton.

Deuxième accessit : mesdemoiselles Millochau, Soupe, Mascart, Berthelot et Mulnier.

Il y a eu deux premiers prix de chant dans les classes d'hommes. — Ils ont été décernés à MM. Muratet et Escalais; et un second prix, à l'unanimité, à M. Fournets.

Le premier accessit a été partagé entre MM. Gardubert et Montariol; le deuxième entre MM. Desmet, Cambot et Dulin.

Les classes de femmes n'ont pas obtenu de premier prix. Le second a été gagné par mesdemoiselles Simonnet et Castagné.

Premier accessit : mesdemoiselles Bérengier et Térestri. Le deuxième partagé entre mesdemoiselles Villaume, Lantelme et Salambiani.

Nos étoiles de l'Opéra national et de l'Opéra-Comique ont filé sur diverses plages où nous ne les suivrons pas. D'autres sont allées, sans repos ni trêve, rayonner sous des cieux étrangers, où les ovations et les fêtes ne leur feront pas oublier avec quel enthousiasme leur bon public de Paris saluera leur retour.

Dans un ordre d'idées supérieur à tout autre, il faut signaler les admirables solennités musi-



sicales du culte catholique, qui ont été célébrées par toute la France à l'occasion des fêtes de l'Assomption.

Que de choses il y aurait à dire sur cette fête, tout aussi nationale que celle du 14 juillet, et quel parallèle à établir entre ces deux manifestations : l'une si bruyante, l'autre si recueillie ; celle-ci tout au foyer, celle-là tout à la rue !

Mais telle n'est pas notre mission à cette heure. Nous avons voulu seulement souligner une fois de plus la part que la musique apporte toujours dans les grandes fêtes de l'Église, soit par l'exécution de ses plus beaux chants liturgiques, soit par le concours de solistes distingués dans l'art de traduire les chefs-d'œuvre religieux des grands maîtres, soit enfin par la puissante coopération des harmonies sacrées, dont l'orgue comme l'organiste sont la plus haute expression. Cela ne nous conduit-il pas naturellement à nous occuper d'abord d'un recueil de musique religieuse, que nous avons retardé deux fois déjà de feuilleter avec nos lectrices ? Il est rempli de douces et onctueuses mélodies qui ont l'inestimable prix d'être signées Alexandre Guilmant, et composées sur de remarquables paroles françaises de M. Ch. Barthélemy.

Il s'agit précisément de prières à la Vierge Marie, non pas à Notre-Dame d'Août, mais à Notre-Dame de Mai.

*Échos du mois de Marie*, cantiques à une ou deux voix égales, avec accompagnement d'orgue ou harmonium, qui peuvent se chanter en chœur à volonté : tel est le titre de cet ouvrage de choix.

Chacun de ces morceaux est la paraphrase d'un texte latin, qui se trouve indiqué sous le titre français. Ainsi, pour une cérémonie où le *Regina cœli* conviendra, on choisira le morceau qui a pour titre : *Reine du ciel*, et ainsi des autres.

Tous les solos sont placés au commencement de chaque morceau. Ils sont repris ensuite par le chœur, à deux parties, ou par un second soprano seulement, en duo avec le premier, si l'on manque de chœur — sans le moindre calembour. Les couplets sont notés avec un soin si minutieux qu'il est impossible de faire une seule faute de prosodie ; ce qui prouve que l'art du chant n'a pas plus de secrets pour l'auteur que celui de la fugue et du contrepoint. Mais ce qui le démontre plus encore, c'est la manière habile dont les voix sont traitées, pour en tirer tout l'effet qu'elles peuvent produire du *ré* grave au *fa* d'en haut. Nous regrettons de ne pouvoir que rapidement passer sur toutes les pages du recueil de M. Guilmant.

*Gloires de Marie* (Magnificat) est superbe avec son choral grandiose et sonore.

*O Vierge immaculée* (Inviolata), est une mélodie suave, soutenue par une harmonie aussi

simple que savante. Même clarté et même beauté de modulations dans cette phrase écrite sur les paroles : *Mère du Rédempteur* (Alma Redemptoris) ; c'est d'un sentiment exquis.

Le (Sancta Maria) *Royauté de Marie*, et *Salut ô douce étoile* (Ave Maris stella) sont aussi des pages de première valeur.

Les accompagnements de M. Guilmant se distinguent par une qualité de plus en plus rare, même chez les grands musiciens, ses pairs : c'est que, malgré la haute science qu'il déploie dans son orchestration, jamais la mélodie n'est sacrifiée à son profit. Ajoutons que ce charmant recueil n'est marqué que trois francs, et qu'il se trouve chez l'éditeur Hamelle.

Après le sacré, nous voici en présence d'un profane de bonne compagnie.

Nous voulons parler de *Cassandre*, monologue lyrique pour soprano (œuvre couronnée), que M. L. de Maupeou a écrit sur un remarquable poème dramatique de M. Paul Collin. L'action se passe aux temps héroïques et poétiques, environ 1.300 ans avant J.-C., où ces Égyptiens, si amoindris et si éprouvés aujourd'hui, portèrent en Grèce la connaissance des beaux-arts. C'est de cette union des deux pays que devaient rayonner sur tous les peuples les religions, les philosophies, la poésie et la musique.

Cassandre était fille du roi Priam, dont le royaume fut détruit par les armées égyptiennes, et qui périt lors de la prise de Troie.

Cette princesse avait reçu d'Apollon le don de prophétie, en échange d'une promesse qu'elle ne tint pas. Irrité contre elle et ne pouvant lui ôter la faculté de prédire, il parvint à en atténuer l'effet en la faisant passer pour folle, de sorte que ses prédictions furent regardées comme de la démence. Bien plus, elles finirent par la rendre odieuse, car elles n'annonçaient que des calamités affreuses, et on l'enferma dans une tour, où elle ne cessait de chanter les malheurs de sa patrie, qu'elle entrevoyait dans un avenir prochain, et qui ne tardèrent pas à se réaliser.

Priam ne fit que rire de ces pronostics, et au moment où commence la scène de M. Paul Collin, Cassandre est encore dans le palais de son père, seule, au milieu d'une galerie où arrivent les bruits d'une fête et les éclats joyeux de la musique, qu'elle écoute avec un sombre désespoir.

C'est par là que débute l'œuvre de M. de Maupeou.

On comprend de suite que l'on se trouve en présence d'une valeur avec laquelle il faut compter.

Le court adagio qui sert d'introduction fait pressentir que la scène va se dramatiser, malgré les ondulations légères de l'*allegro non troppo*, écho de la musique lointaine dont l'orchestre de M. Passetou a si bien rendu le charme et la *morbidezza*. Les derniers accords de ce morceau



expirent dans un pianissimo entre lequel et le silence absolu, il y aurait à peine place pour un soufuffle de fauvette!

Mais Cassandre vient jeter sa note lugubre au travers de cette paix décevante, et dans un très beau récit mesuré, elle exprime ses appréhensions sur le sort de sa patrie.

Il y a là deux vers admirables de profondeur, qui ne passeront pas inaperçus :

Ce sont des insensés... mais je leur porte envie.  
Le savoir est la mort, l'erreur seule est la vie.

L'air dans lequel la prophétesse adresse ses plaintes à Apollon et le supplie de lui retirer ce don funeste de lire dans l'avenir, est d'un style classique, tempéré par des idées neuves et absolument originales. Cette sorte d'invocation se termine par une phrase magistrale, d'un coloris et d'une richesse harmonique hors de pair.

On remarquera comme nous l'effet d'opposition que forment les derniers accords de ce morceau, avec les premières mesures du *cantabile* qui leur succèdent. Poète et musicien vous transportent dans cette oasis de la jeunesse et de « l'ignorance heureuse », que chacun garde dans un coin de son souvenir, pour venir s'y reposer à certaines heures de la vie, celles des déceptions surtout :

Laisse-moi retourner dans nos vertes campagnes,  
Avec mon ignorance heureuse d'autrefois;  
Et reprendre ma part des jeux de mes compagnes,  
Et mêler ma voix à leurs voix.

On ne peut trouver rien de plus poétiquement mélancolique, rien de plus suave que cette mélodie, dont l'accompagnement est un petit chef-d'œuvre de goût, d'expression et de style. Faut-il ajouter qu'on regrette de la voir si tôt finir?

Mais tout à coup la vision reparait farouche et sanglante, d'horribles scènes se présentent en foule à l'imagination de l'infortunée Cassandre, et elle s'écrie avec l'accent d'une terreur croissante :

Mais non... la vision terrible me poursuit!...  
De lugubres tableaux s'éclairent dans ma nuit...  
Où donc sont les moissons que l'on avait semées?...  
La terre, au lieu d'épis, a produit des armées!...

Encore deux vers superbes. Puis peu à peu la musique se dramatise et des modulations entrecoupées, des chromatiques déchirantes, se mêlent à cette poésie toute palpitante d'horreurs, entrevues par la devineresse :

Ce vieillard enchaîné... c'est Priam...  
Là... ce cadavre sanglant... c'est Hector!...  
Du sang!... Partout du sang! partout la mort!

cette phrase se déroule sur un crescendo terrifiant, qui a fortement impressionné l'élégant auditoire du cercle de la place Vendôme, le jour de l'exécution. Madame Caron s'y est montrée aussi dramatique que cantatrice distinguée.

Un nouveau contraste est produit par le retour des harmonies lointaines de la fête, ce charmant motif de l'introduction. Il est bientôt interrompu par un air plein de charme et de grandeur, où Cassandre indignée reprend ses prédictions :

Allez ! insensés que vous êtes,  
La foudre a grondé sur vos têtes!  
Allez ! chantez insoucieux ! etc.

L'orchestration de ce dernier morceau est d'une belle énergie et d'un mouvement bien compris. On y sent une individualité qui marche hardiment avec ses propres moyens. M. de Maupéou n'est pas un imitateur : il crée. Qu'il continue dans cette voie, et nous lui assurons le succès certain, dès qu'il sera en possession d'une belle et bonne tragédie lyrique en quatre actes. Seulement aura-t-il la bonne fortune de la trouver signée : Paul Collin?...

Ce ne sera pas avant le mois prochain que nous présenterons à nos lectrices le recueil des mélodies de M. de Kervéguen, charmantes inspirations déjà citées par nous et dont chacune porte le nom de l'un des douze mois de l'année. Les jolies poésies de l'auteur de *Cassandre* pourraient bien être pour quelque chose dans le succès d'un musicien qui a le bon goût de ne mêler ses pensées musicales qu'à des paroles de choix.

En attendant, nous prouvons ce que nous avançons en donnant les titres de plusieurs compositions détachées, où M. de Kervéguen a non seulement affirmé son talent distingué, mais où il donne la mesure de son goût poétique par le choix de ses auteurs.

Nommons d'abord : *Souvenir*, de Lamartine, qui a inspiré à ce jeune compositeur une mélodie pleine d'ampleur, de gravité douce et d'un sentiment fort élevé, presque religieux.

*Pourquoi?* de F. Coppée est une ravissante page, paroles et musique.

Rien n'est tendre et mélancolique comme cette poésie : *Fleurs ou Neige*, de M. Paul Collin, traduite par le musicien avec autant de science que de douce fantaisie.

*J'ai dit aux bois toute ma peine*, gracieux poème de Lucien Paté, est d'une facture aussi touchante qu'originale.

Pour finir, citons encore une pièce facile, très vocale et d'un bel effet : *Aux dernières fleurs*, paroles de E. Prarond. C'est une mélodie faite avec art et d'une exquise simplicité.

Toutes ces compositions, comme celles citées plus haut, se trouvent chez Hamelle, éditeur, 22, boulevard Malesherbes.

MARIE LASSAVEUR. •



## CORRESPONDANCE



LA FONTAINE ouvrit un jour la Bible, par hasard, et son admiration fut si grande pour cette lecture, dont il avait ignoré jusqu'à ce jour les immortelles beautés, qu'il s'en allait ensuite par les rues, arrêter les gens de connaissance pour leur dire : Avez-vous lu Baruch ?

Vous voyez d'ici l'ahurissement des beaux seigneurs auxquels s'adressait cette question imprévue ; peut-être, allez-vous être aussi saisis qu'eux lorsque je vous dirai à mon tour : Avez-vous quelquefois entendu lire des fragments de la Bible, fragments choisis pour la jeunesse parmi tant de récits naïfs ou sublimes, perles rares enchâssées dans l'or le plus fin et dont la monture antique rappelle ces bijoux de grand prix, reliques d'un autre âge que le nôtre conserve avec un soin jaloux.

Il y a au livre des Juges une toute petite histoire dont je veux vous parler ; elle renferme, comme toutes ses pareilles, un symbole qu'il vous sera loisible de chercher, mais dont je ne veux rien dire : Dieu me garde, et vous aussi, d'une dissertation sérieuse sur des choses que je sais mal et que je n'ai d'ailleurs pas le droit de traiter ; mais le temps est triste, la pluie tombe à torrents, je n'ai pas le courage de vous parler d'ascensions joyeuses, de déjeuners sur l'herbe, de parties de pêche sur le Léman, de toilettes de casino, alors que je soigne mon feu comme une vestale, et que je ne peux mettre le nez dehors sans m'armer d'un parapluie et m'affubler d'un mac-ferlan.

Naturellement, tout ce froid en plein été me fait songer aux pays du soleil où l'on n'a point à craindre pareilles mésaventures. De l'Orient à la Bible il n'y a qu'un pas, et c'est ainsi que de fil en aiguille j'arrive à vous parler de Caleb.

Depuis que j'ai l'âge de raison, j'envie le sort de cet heureux Juif envoyé par Moïse à la découverte de la Terre de Chanaan : ne pas savoir à l'avance les stations de son voyage, les merveilles à voir, le degré exact de son admiration : « Messieurs et dames, arrêtez-vous ici, levez la tête, regardez à droite ; ce rocher, comme vous pouvez vous en rendre compte, ressemble à une tête d'éléphant. Autrefois, elle avait sa trompe, mais la foudre tombée en 1875 l'a détruite ; le principal morceau est encore visible

» au fond du torrent, là où l'eau bouillonne, » dans ce coin, messieurs et dames. C'est la » troisième merveille de nos contrées ; n'oubliez » pas le guide. »

Caleb, lui, n'avait rien à redouter de semblable des éléphants et des cicéroni. O'étaient peut-être les sublimes révélations du Paradis Perdu, peut-être la mort qui l'attendaient au terme de son voyage, il l'ignorait ; l'inconnu et ses mystères irritants devaient garder jusqu'à la fin leur saveur pour l'entreprenant compagnon de Josué ; vous êtes de mon avis, n'est-ce pas, c'était un inappréciable privilège.

Aussi fallait-il l'entendre au retour exalter les merveilles de cette « terre de lait et de miel », dont les hommes, semblables à des géants, n'avaient effrayé ni sa foi robuste ni son obéissance enthousiaste.

Mais Caleb ne fut pas toujours jeune et aventureux ; il devint chef à son tour de la nation errante, il eut une famille, fut tendre père ; c'est à ce moment de sa vie que j'en voulais venir.

Il avait gardé de ses premières années des goûts belliqueux qui se trahirent lorsqu'il voulut marier sa fille Axa, et voici le stratagème qu'il imagina pour se procurer un gendre brave entre tous : il promit sa fille à celui qui prendrait et détruirait Dabir, surnommée Cariath-Sepher.

Cette cité détestable était, comme son surnom l'indique (ville des belles-lettres), un repaire d'écrivains orgueilleux, de philosophes à prétentions, de professeurs infatués, absolument rebelles à l'influence hébraïque qui apportait avec elle la lumière de la vérité. Ceci jette un jour fâcheux sur le monde littéraire de Chanaan : je raconte, je n'ai pas mission de juger.

Axa était très jolie. La Bible ne le dit pas, mais j'en suis sûre ; si mon hypothèse n'eût pas été juste, les académies de Dabir siègeraient encore sans inquiétude, pas un Israélite n'eût bougé pour conquérir un laideron sans dot, car Axa n'avait guère que ses beaux yeux. Il paraît qu'ils étaient admirables, puisque ce fut parmi la jeunesse juive une fureur, une rage, un délire, lorsqu'on connut les intentions de Caleb. Tout Israël se jeta sur la docte ville ; il n'en resta pas une chaire, pas un pédant, pas un discours.

Dans cette journée de carnage, Othoniel, cousin d'Axa, fit des prodiges de valeur ; toujours en avant dans la lutte, il fut jugé digne de recevoir le doux prix réservé au vainqueur.

Puis le peuple de Dieu, délivré enfin de l'or-



gueilleuse Cariath-Sepher, continua sa route à travers le pays de Chanaan sous les ordres de Caleb et d'Othoniel.

Axa, montée sur un âne, partageait leur vie voyageuse, et tandis qu'elle cheminait à leurs côtés elle songeait à part elle : Comment faire pour obtenir ce que je désire ? Ma dot est maigre, Othoniel voudrait bien y voir ajouter quelques bribes de nos nouvelles conquêtes, mais comment aborder ce sujet avec mon père !

Alors, la jeune femme conçut un plan que ne désavoueraient pas les petites rouées de notre temps : elle fit avancer sa monture jusqu'au près de celle de Caleb et, prenant un air triste et préoccupé, poussa un profond soupir.

« Qu'avez-vous ? » dit aussitôt Caleb, attentif au moindre mouvement de sa fille et alarmé par son air chagrin.

Admirons en passant la candeur et la tendresse de ce bon Caleb qui croit aux soupirs de son enfant, et l'art consommé avec lequel la petite Axa conduit toute cette affaire : « Donnez-moi votre bénédiction et m'accordez une grâce », dit-elle d'abord pour se faire bien venir, puis, certaine du succès, elle expose son désir : « Vous m'avez donné une terre toute sèche, ajoutez-en une autre où il y ait des eaux en abondance. » Ce n'est pas plus difficile que cela.

Et l'Écriture ajoute avec son inimitable concision : « Caleb lui donna donc une terre arrosée d'eaux. » Donc est admirable ; il résume à lui seul la situation, la douce violence que subit le père, le charme dont use sa fille, cette sorte de fatalité à laquelle ils obéissent inconsciemment tous deux, et qui soumet la force à la faiblesse. C'est la nature prise sur le fait ; une fine touche donnée à ce tableau de famille qui en fait le portrait éternellement jeune, des générations passées et futures.

J'ai rencontré un jour sur ma route entre l'oasis et le désert, dans ces contrées pierreuses qui tiennent de l'un et de l'autre, où le sol dur, infécond et calciné brûle le regard et meurtrit le pied, où quelques touffes de broussailles autour d'une source saumâtre donnent asile à l'outarde tremblante, j'ai rencontré dis-je la sœur de cette fille de Caleb dont la Bible nous a laissés l'esquisse. Le décor était le même, les serviteurs bruyants et empressés, l'âne robuste et superbe sous son harnais aux couleurs éclatantes, la jeune fille dans ses voiles blancs. Cette enfant du désert au regard velouté, à la lèvre hautaine se laissait mollement bercer par sa monture. Elle ne soupirait pas comme Axa : elle chantait. Sa voix était à peine distincte, aucun mot ne sortait de sa bouche, son regard se perdait à l'horizon.

A quoi pensait la rêveuse fille ; vers qui montrait ce chant sans paroles. Évoquait-elle le souvenir de la liberté perdue pour son peuple, où l'amour d'Othoniel qui l'attendait au retour ?...

Je n'en savais rien alors et je n'y songeais guère. A douze ans on n'a pas de ces préoccupations quintessenciées, mais on est curieuse et on veut voir de près. J'obtins la permission d'aller saluer la belle étrangère et dirigeant mon pacifique mulet vers elle, je lui dis prosaïquement : Bonjour, madame. Elle me répondit dans sa langue gutturale quelques mots que je ne compris pas, et je restai fort sot de ne pouvoir continuer l'entretien.

Cependant je ne voulais pas me retirer sans lui témoigner ma sympathie, et dénouant le ruban rouge qui retenait ma coiffure, je le lui offris. Elle le baisa avec une grâce exquise et soulevant son léger manteau elle prit à sa ceinture un œillet blanc qu'elle passa dans mes cheveux près de l'oreille, à la mode arabe. Puis, avec cette fierté un peu sauvage qui paraissait ne jamais l'abandonner, elle fit un signe à ses serviteurs, reprit son chant mystérieux et s'éloigna gravement.

Je ne peux pourtant pas terminer cette Correspondance sans vous parler de mes pérégrinations depuis ma dernière lettre. J'habite Evian, la coquette ville française qui se baigne dans le lac suisse. Je la dirais triste et maussade si je ne l'avais vue il y a deux ans dans tout le prestige d'un été sans nuages, car il faut pour que les sites neigeux aient tout leur prix qu'on les contemple par un soleil éclatant. Alors la dent d'Oche, dans son capuchon blanc, étincelle, le lac laisse voir le fond de ses eaux profondes, vertes et moirées comme le manteau d'une ondine ; les cygnes de Thonon voyagent par petites étapes et viennent vous demander l'aumône tout le long de la rive, comme des moines mendiants en quête du pain de chaque jour ; les yoles de plaisance se croisent, se saluent ; les ânesses qui répondent toutes au nom de Fanny, je ne sais pas trop pourquoi, se groupent aux portes, attendant les promeneurs ; l'embarcadere est encombré de voyageuses élégantes ; on cause, on se consulte, on se donne rendez-vous pour le soir ; on regarde son Excellence qui arrive, la comtesse B\*\*\* qui part, le prince de C\*\*\* qu'on n'avait pas encore vu. Mais voici le Mont-Blanc qui s'arrête, la cloche sonne, chacun s'avance pour choisir sa place sur le pont déjà encombré : Adieu — à ce soir — couvrez-vous bien... Le vapeur reprend sa course, laissant derrière lui un sillage lumineux.

J'ai vu par un temps sombre le château de Chillon qui s'avance sur un étroit promontoire, et qui avait bien ce jour-là le triste aspect d'une prison d'État. Byron l'a touché de sa plume, et il est devenu immortel. Au nom de Bonnavard son célèbre captif, tous les cœurs genevois s'émouvent, car le célèbre patriote est resté vivant dans tous les cœurs de la libre Suisse.

J'ai vu Montreux, Vevey, deux coquettes vil-



les pleines de gaieté et de vie, étalant leur luxe, leur verdure, leurs hôtels élégants tout le long d'un interminable quai.

J'ai vu le Rhône suivre sa route humide en plein lac, sans que les flots purs du Léman voulussent se mêler à l'eau troublée du grand fleuve. J'ai admiré, dans sa route capricieuse et sauvage, le torrent du Chaudron tour à tour furieux et apaisé, disparaissant dans des gorges profondes et revenant au jour ceint d'une écharpe irisée. Pourquoi vous dire tout cela? Lorsqu'on raconte un voyage, c'est sans doute pour le plaisir d'en

parler, mais c'est aussi avec le secret espoir de faire passer dans l'âme de ceux qui vous écoutent les impressions que l'on a ressenties.

Devant les magiques tableaux qu'évoquent mes souvenirs tout récents, je me sens incapable de dire les émotions profondes qu'ils ont fait naître en moi. Allez vous-mêmes, chères lectrices, visiter ces coins ombrés, ces horizons éblouissants, ces cimes mystérieuses qui touchent au ciel, et vous verrez qu'il vaut mieux se taire que de les profaner par de banales louanges.

C. DE LAMIRAUDIE.

## MOSAÏQUE

Chez les vrais amis des humains,  
A quoi ressemble l'opulence?  
A l'arbre qui, sur les chemins,  
Laisse aux plus indigentes mains  
Cueillir le fruit d'or qu'il balance.

La politesse pour une maîtresse de maison  
consiste à alimenter la conversation et à ne s'en  
emparer jamais. Elle a la garde de ce feu sacré,  
dont il faut que tout le monde puisse approcher.

(M<sup>me</sup> Swetchine.)

## MOTS HOMOPHONES

Je suis conjonction, — puis adverbe de lieu,  
Distingué par l'accent qui me fait reconnaître.  
— Je suis un mois fécond, ou, sous un ciel de feu,  
On voit se dérouler mainte scène champêtre.

— Je suis encore instrument de labour;  
Plate ou de dents garnie, on me voit tour à tour  
Soit remuant le sol, soit dégageant la pierre  
Qui gêne la semence, et qu'il est bon d'extraire.

— Je suis enfin l'arbuste toujours vert,  
Orné de rouges fruits, parure de l'hiver,  
Qui, le jour de Noël, au salon se déploie,  
Apportant son concours à la commune joie.

## CHARADE

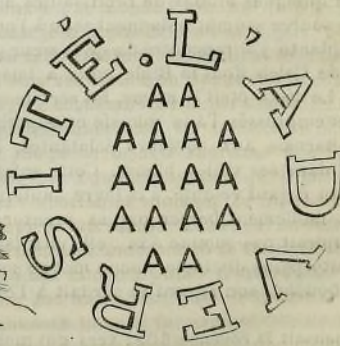
Si je commence par la fin,  
Lecteur, ce n'est pas sans dessein :  
Cette fin vous rappelle une vierge d'Alsace,  
Noble par la naissance et sainte par la grâce;  
Des vertus, des faveurs, qui l'y faisaient bénir,  
On garde en ce pays le pieux souvenir.

— Mais quant à mon entier, il a pour accessoire  
— Mon premier qui garnit sa terrible mâchoire;  
Monstre amphibie, errant sur les rives du Nil;  
Redoutez son abord, il n'est pas sans péril.

## MOT CARRÉ

Devant la cour d'appel se déroule à...  
Une importante affaire intéressant la ville :  
Docteur, prêtre, soldat, commerçant, histrion  
Y courent, sans compter la multitude vile!  
A de puissantes voix, les cœurs battent émus  
Sous le châle de l'... ou la blouse trouée:  
Le drame est palpitant : ses héros sont connus,  
Et la pièce est, par eux, au naturel jouée. [jour  
L'éloquence, à longs flots déborde plus d'un  
Inondant l'auditoire au nom de tous les codes;  
Elle excite l'horreur, la pitié tour à tour,  
Et fournit aux rumeurs d'émouvants sujets d'...  
De cette grande lutte, on parlera longtemps  
Au... des officiers sur la place publique;  
Et, jusqu'en nos jardins, quand viendra le prin-  
Peut-être, on ouïra l'écho de la réplique. [temps

## RÉBUS



Explication du Rébus d'Août : Un grand prix est un puissant motif d'émulation.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.